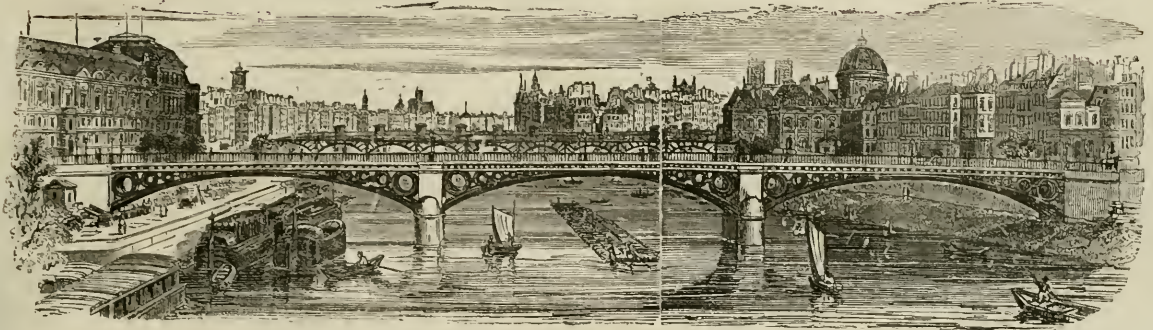


# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 38. VOL. II. — SAMEDI 18 NOVEMBRE 1845.  
Bureaux, rue de Selue, 55.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

### SOMMAIRE.

**Les Torrents des Hautes-Alpes, le Rhône et les Inondations.**  
*Quatre Gravures. — Courrier de Paris. Portrait de madame Pauline Viardot-Garcia. — Rellario, trilogie, par Bertal. Dix-sept Gravures. — Académie des Sciences. Comptes-rendus des deuxième et troisième trimestres. I. Sciences médicales. — Accident du 10 novembre sur le Chemin de fer de Versailles. Gravure. — Histoire de la Semaine. Portrait de Narvaez; Portraits du Roi et de la Reine des Belges; Chambre des Représentants. — Une Boulette de champagne, nouvelle, par André Delnoa. (Suite et fin). — Margarita Pasteria. Roman de M. César Cantù. Chapitre XIX, la Fuite; chapitre XX, un Moine et un Prince. Quatorze Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes. Une Gravure. — Amusements des Sciences. Une Gravure. — Correspondance. — Bébés.*

### Les Torrents des Hautes-Alpes, le Rhône et les Inondations.

Il y a quelques années, les esprits sérieux se sont vivement préoccupés d'une immense question qui intéresse au plus haut point l'avenir agricole et manufacturier de la France. L'importance, le danger même du défrichement des forêts, sous le rapport climatérique et industriel, a servi longtemps de texte à des discussions animées. Ces débats, s'ils n'ont pas dérangé la vérité des nuages qui l'enveloppent encore, ont au moins appelé l'attention de l'autorité sur cet important sujet, et mis un frein à ce vandalisme besogneux entre les mains duquel le sol n'aurait bientôt plus présenté qu'aridité et désolation.

Le défrichement des forêts en France date déjà de loin. Parmi les appétits désordonnés qui ont en tour à tour leur règne dans notre pays, les nôtres n'ont affecté que les capitans particuliers et n'ont laissé de traces que dans les familles victimes des jeux de bourse éfrénés. D'autres, au contraire, ont écrit leurs ravages en caractères lisibles pour tous, sur le sol même, et ont exercé une influence incontestable sur la richesse nationale, sur les produits de la nature et de l'art, et même sur les phénomènes météorologiques. De ce nombre et au premier rang nous pouvons placer le défrichement des vieilles forêts qui jadis couvraient la Gaule. Ce défrichement, impérieusement commandé d'abord par l'accroissement de la population, par l'extension des lieux habités, avait trouvé une limite dans les besoins mêmes des habitants. De plus, ces vastes propriétés, ces héritages de famille, qui se perpétuaient de race en race, étaient considérés, par les anciens seigneurs comme un dépôt sacré qu'ils n'avaient reçu de leurs ancêtres que pour le transmettre intact à leurs descendants; et c'était une pensée toute providentielle qui avait ainsi placé sous la sauvegarde d'un sentiment religieux, quoique égoïste, cette source immense de richesses et de prospérité. Mais ce qui était né de la féodalité disparut avec la féodalité. Après la révolution de 89, tous ces grands fiefs disloqués, déclarés biens nationaux et vendus à vil prix, devinrent la proie de spéculateurs avides, et bientôt la hache abattit brutalement des forêts séculaires, providence de toute une contrée. Enfin, après les longues luttes de l'Empire, luttes pendant lesquelles les bras manquèrent à la terre, une réaction s'opéra en faveur de l'agriculture. Alors on eût dit que la terre manquait aux bras. Toute une armée d'agriculteurs se rua sur ce qui nous restait de forêts, et s'attaqua sans discernement à tout ce que la spéculation pouvait encore atteindre, et l'on vit des moissons et des prairies là où naguère croissaient le chêne et le

pin, et des montagnes se montrant pour la première fois, depuis la création, avec un front chauve et décoloré.

Mais qu'advint-il de toutes ces dévastations barbares? On s'aperçut bientôt que le climat changeait sensiblement, que les orages étaient plus fréquents et plus dangereux. Le régime des cours d'eau qui servent de moteur à la plupart des forges françaises devint de plus en plus variable, et, d'un autre côté, la rareté du combustible végétal empêcha les fabricants d'avoir recours aux moteurs à vapeur. Enfin ces crues causées, soit par la fonte des neiges, soit par les orages, exercèrent de terribles ravages, et des contrées jadis fertiles et florissantes virent naître des torrents dévastateurs, menaçant constamment suspendue sur leur tête.

Au moment même où nous écrivons, de nouvelles inondations viennent donner une trop échantonnée sanction à nos paroles. Le Rhône, qui pourrait n'être qu'un fleuve bienfaisant pour la contrée qu'il traverse, est le plus terrible léau de la vallée qu'il arrose. La Durance, cette rivière torrentielle, se précipite comme une avalanche, et enlève en un instant ponts, maisons et troupeaux.

Le mal est fait, et, comme on le voit, il est immense. On a cherché à y remédier, mais peut-être trop tard; toutefois, ce n'est pas sans intention que nous nous sommes arrêtés sur ce tableau historique du défrichement des forêts en France et de la fatale influence du déboisement sur la fortune publique. C'est que là où gît le mal gît aussi le remède; c'est qu'il fallait bien faire comprendre la nature du mal, pour que la pensée saisît ensuite aisément toute la portée du remède qu'on propose d'y appliquer.

Nulle part peut-être les résultats désastreux de cette sauvage destruction n'ont été plus visibles et plus irréparables en apparence que dans les Hautes-Alpes. Là, ce ne sont pas

quelques usines que l'instabilité des cours d'eau force à chômer de temps en temps, c'est un pays entier, jadis riche et peuplé, sillonné maintenant par une multitude de torrents, et qui marche rapidement vers une ruine complète. Ce ne sont pas quelques manufacturiers dont les cris de détresse sont toujours entendus et souvent apaisés, c'est une population patiente et résignée dont jamais les plaintes n'ont eu de retentissement, et qui pourtant peut calculer les heures qui lui restent encore à vivre, qui voit le fleau gagner sur elle, et dont le courage se résime à abandonner chaque année quelque cabane, quelque champ, quelque victime au torrent.

Un chiffre fera mieux comprendre toute l'horreur de cette cruelle expectative et l'impuissance absolue où se trouvent les habitants de la conjurer par leurs propres ressources.

La superficie du département des Hautes-Alpes est de 555 569 hectares, dont 166 800, ou à peine le tiers, en terres productives, 296 801 en rochers et terres incultes, et le reste, ou 89 969 hectares, en pâturages, bois, rivières et torrents. Le département n'a que 151 162 habitants ou un peu plus de vingt habitants par kilomètre carré, tandis que la moyenne pour toute la France est de soixante habitants, et que pour quelques départements dont la superficie est égale ou même inférieure à celle des Hautes-Alpes, tels que l'Ain, l'Ardeche, le Bas-Rhin, le Nord, elle s'élève jusqu'à soixante, soixante-douze, cent neuf et même cent soixante-onze habitants par kilomètre carré.

Faut-il s'étonner, quand on connaît ce chiffre, si le mal s'accroît tous les jours; et doit-on accuser d'incurie des hommes dont l'excuse, malheureusement trop réelle, est dans leur affreuse misère et dans l'insuffisance matérielle la mieux prononcée? Pourtant tous les fonctionnaires qui se sont succédés dans ce département ont entendu ce cri de détresse, ont vu de leurs yeux la dévastation s'avancer à pas rapidi-



Inondations. — Le pont de Corp enlevé par le courant du tracé.

plusieurs même ont fait parvenir l'expression de leurs déplorables prévisions jusqu'aux oreilles de l'autorité, et rien ne s'est encore fait dans l'intérêt de ces malheureux abandonnés. Une incurie en apparence systématique préside à leurs destinées.

Comment supposer cependant que les gouvernements qui se sont succédé depuis cinquante ans en France, mis en de-

meure d'appliquer au salut de toute une contrée des mesures conservatrices, aient négligé devant cette facile et marquée des milliers de Français du seuil de parias? Ne serait-ce pas plutôt que jamais on n'a présentée une théorie du mal assez complète pour qu'on pût préjuger l'effet du remède? Cette supposition nous paraît la plus probable; car si nous consultons les ouvrages écrits en faveur de ce malheureux départe-

tement ou sur le fleau qui le ravage, depuis celui de Fabre, en 1797, jusqu'à ceux plus récents de MM. Héricart de Thury, Ladoüette et Duzied, nous reconnaissons qu'il n'a jamais une théorie des torrents, qui, en faisant connaître leurs propriétés, offrait complètement l'esprit sur les moyens que l'on proposait pour atténuer, prévenir et faire disparaître cette effroyable calamité.

Cette lacune a été comblée, il y a près de deux ans, avec beaucoup de talent, par un jeune ingénieur qui, dans le travail que nous avons sous les yeux, s'est placé du premier coup au rang des hommes les plus judicieux et les plus utiles des ponts-et-chaussées (1). Cet ouvrage, fruit de cinq années d'observations, embrasse toutes les faces de la question et permet de suivre, dans ce labyrinthe d'effets souvent en ap-

l'on observe leur cours depuis sa source la plus élevée jusqu'à leur débouché dans les grandes vallées, on y doit distinguer trois régions qui sont d'ailleurs nettement caractérisées par leur forme, leur position, et par les effets constants que les eaux exercent dans chacune d'elles...

D'abord une région dans laquelle les eaux s'accumulent et affouillent le terrain à la naissance du torrent; c'est le *bassin de réception*; puis une région dans laquelle les eaux déposent les matières provenant de l'affouillement: c'est le *lit de déjection*; enfin, entre ces deux régions, une troisième où se fait le passage de l'affouillement à l'exhaussement: c'est le *canal d'écoulement*.

Maintenant que nous avons pour ainsi dire sous les yeux le squelette du torrent, examinons rapidement la topographie de son cours, la nature de ses déjections, les causes de sa violence, et tout concourra à faire ressortir l'insuffisance des défenses employées jusqu'à ce jour et l'efficacité des nouvelles méthodes proposées par M. Sirell.

Le bassin de réception a la forme d'un vaste entonnoir diversement accidenté et aboutissant à un goulot placé dans le fond. L'effet d'une pareille configuration est de porter rapidement sur un même point la masse d'eau qui tombe sur une grande surface de terrain. Les berges en sont abruptes, minées par le pied, déchirées par un grand nombre de ravins, et s'élèvent fréquemment jusqu'à 100 mètres de hauteur.

Le canal d'écoulement, qui fait suite au goulot, varie de longueur suivant le genre de torrents qu'il renferme. Il est toujours compris entre des berges solides et bien lessivées. C'est la partie inoffensive, mais malheureusement aussi la plus courte, des torrents; c'est là qu'on cherche à établir les ponts.

Le lit de déjection, où vient s'amonceler tout ce que la violence des eaux a arraché aux flancs de la montagne, forme un monticule conique à sa sortie de la gorge.



(Torrents. — Plan de la vallée de la Durance.)

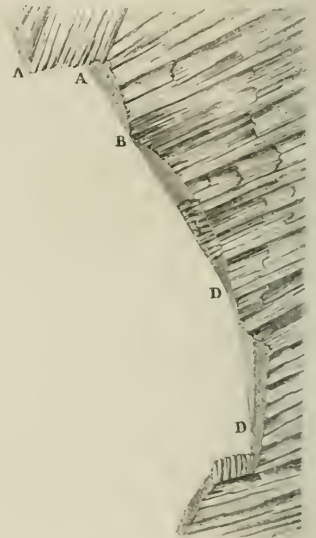
arence contradictoire, la marche toujours uniforme du torrent, depuis la goutte d'eau ou le fleau de neige que reçoit le sommet de la montagne, jusqu'à la trouée chargée de rochers et d'eau, qui court avec fracas se précipiter dans la plaine.

Si l'illustration ouvre aujourd'hui ses colonnes au résumé de ce remarquable ouvrage, c'est que des malheurs récents lui donnent une triste actualité; c'est qu'il est bon de rappeler aux hommes chargés de la fortune publique que si, pour un mal sans remède, on peut se borner à des témoignages de sympathie, quand le remède est indiqué, il y a déni de justice à ne pas l'appliquer.

M. Sirell a divisé son ouvrage en cinq parties. Dans les

trois premières, il fait connaître les propriétés principales des torrents, les moyens de défense employés contre eux jusqu'à présent, et les difficultés qu'ils opposent à la construction des routes et des ponts; dans la quatrième, il décrit les causes qui font naître et alimentent les torrents; dans la cinquième, il expose le système à suivre pour remédier à ce fleau envahissant qui menace de changer en vastes solitudes un département jadis si peuplé et si florissant.

Une observation bien remarquable et tout à fait particulière à ce département, c'est que toutes les rivières qui le sillonnent sont d'une nature torrentielle, depuis les rivières à fond mobile et à délaisses, telle que la Durance et ses affluents, et les rivières torrentielles proprement dites, dont le lit a une



(Coupe en long d'un torrent.)



(Plan d'un torrent.)

pente énorme, jusqu'aux cours d'eau connus sous le nom générique de torrents, et qui forment une classe à part. C'est à ceux-là que nous allons nous arrêter.

Les torrents, dit M. Sirell, coulent dans des vallées très-courtes qui morcellent les montagnes en contre-forts, quelquefois même dans de simples dépressions. Leur pente excède 1 centimètre par mètre sur la plus grande longueur de leur cours; elle varie très-vite, et ne s'abaisse pas au-dessous de

2 centimètres par mètre. Ils ont une propriété tout à fait spécifique. Ils affouillent dans une partie déterminée de leur cours, ils déposent dans une autre partie, et divaguent ensuite par suite de ces dépôts...

De cette délimitation même des torrents, il ressort que si

(1) Les torrents des Hautes-Alpes et le Rhône; par A. SIRELL, ingénieur des ponts-et-chaussées.

Les dessins que nous donnons représentent: l'un le plan d'une partie de la vallée de la Durance et quatre des torrents les plus terribles de cette vallée: le Rioubourdoux, le Reaton, le Bramafan et le Rabour, dont les noms sont aussi significatifs que les torrents sont énergiques; les autres, le plan d'un torrent où l'on distingue: AABD, le bassin de réception, dans lequel ABA figure l'entonnoir du bassin, et BD la gorge ou le goulot; DDDD figure le lit de déjection; quant au canal d'écoulement en D, il n'a pas une longueur appréciable. E est un torrent moindre. La coupe est celle du torrent AABD.

C'est en examinant attentivement la nature géologique des déjections qu'on peut se rendre compte de l'origine même des torrents, des causes qui les alimentent, et par suite, des moyens de défense à leur opposer. En effet, s'il est prouvé que toutes les matières que dépose un torrent proviennent de son bassin de réception, on pourra avec assurance poser ce principe, que «le champ des défenses doit être transporté dans les bassins de réception.» Or, les déjections varient de forme et de nature, depuis le limon le plus fin et le plus fertile jusqu'àux blocs de rochers entant 20, 40 et même 50 mètres cubes. Mais toutes, boues, graviers, calets et blocs, accusent la nature du terrain que le torrent a traversé.

On pourrait s'étonner de la masse énorme des blocs dont nous venons de parler; mais on s'expliquera la prodigieuse puissance du torrent, quand on connaîtra la manière dont souvent se forment les crues. Laissons parler l'auteur.

«Souvent le torrent tombe comme la foudre; il s'annonce par un engagement sourd dans l'intérieur de la montagne. En même temps on voit furieux s'échapper de la gorge: ce sont les signes précurseurs. Peu d'instants après paraît le torrent, sous la forme d'une avalanche d'eau roulant devant elle un amas de blocs entassés. Cette masse énorme forme comme





La scène ne reste pas longtemps vide. Mademoiselle Grisi, c'est-à-dire madame Béisaire, ayant pour petit non Antoine, vient la remplir. Un lion, qui remonte à l'an 380 de l'ère chrétienne, s'avance à sa rencontre; son groon le suit. Ce lion, si élégamment vêtu et décoré, c'est Entrope. « Ecoute et frémis ! lui crie Antoine d'une voix proportionnée à l'ampleur de sa taille et à la circonférence de sa bouche.

goût, en lui donnant pour excuse qu'il vient de fumer une pipe, et qu'elle déteste l'odeur du tabac.

Béisaire est plus heureux que le Maître d'école; il possède un chien, et il retrouve sa fille, qui se charge de doubler son caniche. Joie mutuelle du père, de la fille et du chien, qui chantent un trio.



Acte III. — La Mort.

Béisaire ne sait d'abord que penser d'une pareille conduite; il commence à y réfléchir sérieusement, quand Entrope vient l'arrêter avec quatre hommes et un caporal, et lui ordonne de la suivre devant... l'empereur. Béisaire paraît surpris de ce manque d'égards; Entrope le lorgne avec l'aisance superbe d'un impresario; mademoiselle Grisi-Antoine se moque de lui par derrière; sa vengeance commence.

Béisaire, toujours aveugle, se promène avec sa fille et son chien sur les hauteurs de l'Hémus. — Fatigués, ils se reposent; puis, entendant du bruit, ils se cachent dans une anfractuosité du rocher. — Du sommet de la montagne descend une horde d'Alains et de Bulgares conduits par Alamir et Ottario, et dessinés d'après le procédé Rouillet.



Aussitôt pris, aussitôt jugé. Accusé de trahison par Entrope et d'infanticide par son épouse, Béisaire semble frappé de la foudre. Tous les assistants font un mouvement de surprise et d'horreur. Le sénat condamne le prévenu, Douleur d'Alamir; douleur d'Irène; joie de mademoiselle Grisi-Antoine, qui rit à s'en tenir les côtes.

Alamir veut que Béisaire se mette à la tête des troupes qu'il conduit contre Justinien; Béisaire refuse. Ils se fâchent d'abord, puis ils s'expliquent: Alamir est le fils que Béisaire a jadis abandonné aux monstres des forêts et des eaux.

Ch. <sup>tu</sup> et fosse <sup>o</sup> oh quai moment!

Ils chantent en se tenant embrassés :

Se il <sup>liglio</sup> } stringere  
fratèl }  
paire }  
Mi e dato al seno }  
Piu non desiro }  
Sou lic <sup>a</sup> appieno.  
Tanto del gubilo  
E in me l'cesso  
Rapit <sup>a</sup> in cielo!



Il y a, dit l'argument, un mouvement sympathique jusque parmi les Barbares. Nous retournons à représenter les effets de leur émotion.

Retournons maintenant chez Justinien, où va se dénouer ce drame intéressant. — « Justinien, dit l'argument, donne des ordres pour la bataille du lendemain, lorsque, pâle et échevelée, mademoiselle Grisi-Antoine paraît, et vient se reconnaître coupable du mal que l'on a fait injustement à Béisaire. » Elle étend les bras, lève les yeux au ciel, crie, pleure, et ne s'arrache pas un seul cheveu. Mais, hélas ! à ce moment Béisaire, « accompagné d'une lugubre musique, » est apporté sur une civière par deux messagers parisiens: une flèche ennemie l'a tué.



Béisaire est enuclé par les gardes, dit le fibretto; Irène et Alamir les suivent désolés. Justinien et les sénateurs paraissent bouleversés par la douleur.

Acte II. — L'Exil.



Le peuple et les vétérans gémissent sur le malheureux sort de Béisaire.

Quand ils ont suffisamment faussé, ils se retirent, et Alamir s'avance vers le trou du souffleur. On vient de lui apprendre que Justinien, imitant l'exemple du prince Rodolphe, a fait crever les yeux à son prisonnier, indigné de la comparaison qu'on pourra faire entre son père adoptif et cette infame comaille, comme sous le nom de Maître d'école, il jure d'exterminer Byzance.



Pendant ce temps l'empereur, qui ne se rappelle pas parfaitement bien les Mystères de Paris, fait mettre l'aveugle à la porte de sa maison, sans lui donner même un Chourmeur pour le conduire dans un domicile quelconque. Il ne lui laisse pour toute fortune qu'une vieille tunique, une canne sans pomme d'or et une guitare. Mais Béis-



Le pauvre homme rend le dernier soupir sans pouvoir

« Mon époux Béisaire est un parricide, lui dit-elle; je ne puis aimer un père qui a abandonné son premier né aux monstres des forêts ou des eaux, et qui a refusé ses cendres à sa mère. Je t'aime, tu m'aimes, aimons-nous, et vengeons la mort de mon enfant. Béisaire mort, je l'épouse. — Tout est prêt, répond Entrope; j'ai ajouté un paragraphe un peu chouette à sa dernière lettre. Mais dissimulons. »

« En effet des clatrons retentissent, et l'empereur Justinien, ayant fait son entrée,



va s'asseoir sur son trône pour voir défiler devant lui le trioufo di Béisario. — Aussitôt Béisaire paraît sur un char magnifique traîné par le peuple.



Il a le front ceint d'une couronne de lauriers; et sous le manteau de pourpre on entrevoit son armure dorée. Autour du vainqueur se honnent les prisonniers goths, parmi lesquels se trouve Alamir; les vétérans forment la marche, portant la couronne et le manteau de Vilgus, roi des Goths. Le chœur chante. Quand il a suffisamment faussé, Béisaire demande à Justinien la liberté des prisonniers. L'empereur n'a rien à refuser à son général. Il l'embrasse, et tous les assistants se retirent, sauf Béisaire et Alamir, « qui, dit l'argument, se sentent des sympathies l'un pour l'autre qu'ils ne peuvent



s'expliquer. » Ils s'adoptent mutuellement pour père et pour fils.

Pendant Irène accourt vers son père, qui la prend dans ses bras; mais Antoine-Grisi lui tourne le dos avec dé-



debout sur le chemin. Quant à la berline et aux trois wagons qui la suivaient, tous restèrent sur les rails.

Les premiers victimes de cet accident devaient être le mécanicien et le chauffeur; le mécanicien eut, en effet, l'épaule démise; mais, par un hasard providentiel, le chauffeur n'eut que quelques contusions insignifiantes.

Les employés de l'administration du chemin de fer qui étaient dans le wagon à bagages eurent également quelques contusions. Quant au conducteur qui se trouvait sur l'impériale du wagon de voyageurs, en voyant le convoi dérailler, il se précipita sur la voie, et se fit à la tête une profonde blessure, à laquelle il succomba le lendemain.

Le seul voyageur qui ait été blessé se trouvait dans le wagon renversé au travers des rails; il eut le genou broyé et la cuisse gravement endommagée. Tous les autres voyageurs sortirent des wagons sains et saufs.

Maintenant, à quoi attribuer ce déraillement? Les recherches et les investigations des ingénieurs ont fait découvrir, à 50 mètres environ du lieu du sinistre, des coussinets brisés et un frottement considérable sur les rails. Une des roues de

devant de la locomotive a une partie de son bourrelet déchirée et enlevée en quelques endroits. On présume que ce bourrelet ayant été brisé, la locomotive s'est maintenue sur la voie tant qu'elle a été en ligne droite, mais qu'au commencement de la courbe, suivant toujours l'impulsion en ligne droite, la route aura marché quelque temps sur le rail, puis sur la terre, jusqu'au bord du remblai où la machine a été culbutée.

Quant aux causes qui ont pu amener les lésions du bourrelet, elles ne peuvent provenir, à notre sens, que d'un défaut de fabrication ou d'incurie dans la surveillance du matériel. Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas la construction d'une roue de locomotive, nous pouvons leur en donner une idée succincte.

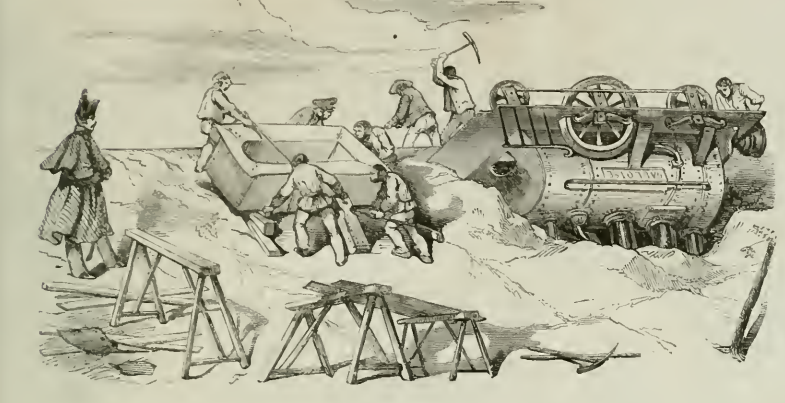
Une roue se compose de quatre parties distinctes : le moyeu, les rais, la jante et la frette ; le moyeu et la jante sont en fonte, les rais et la frette en fer forgé. On fabrique d'abord les rais, qu'on place, enudntés à chacune de leurs extrémités d'une couche de horax, dans le moule où l'on doit couler les deux pièces qu'ils relient ; on coule alors le moyeu

quel que soit l'accident qui arrive, de sortir des wagons tant qu'ils sont en marche. Le corps du voyageur est animé de la même vitesse que le convoi; ainsi, tout immobile qu'il est sur sa banquette, libre de ses mouvements et ne ressentant ni élan ni fatigue, il n'en a pas moins une vitesse de 8, 10 ou 12 lieues à l'heure. Il continue donc une grande puissance accumulée, ou une grande force d'inertie. (La force d'inertie est le travail qu'il faut dépenser pour animer un corps d'une certaine vitesse, ou bien le travail qu'il faut enlever à ce corps pour amortir sa vitesse.) Ainsi un voyageur pesant 80 kilogrammes, dans un convoi qui fait 56 kilomètres à l'heure ou 10 mètres par seconde, a une force d'inertie représentée par 407 kilogrammètres. On entend par kilogrammètre un poids d'un kilogramme élevé à un mètre. Le cheval vapeur, considéré comme unité dynamique, équivaut à 75 kilogrammètres, ou à 75 kilogrammes élevés à 1 mètre en une seconde. D'où il suit que les 407 kilogrammètres qui constituent la force d'inertie accumulée dans le corps d'un homme placé dans les conditions énoncées plus haut, équivaut à une force de 5 chevaux et un tiers. Quant au choc épouvantable qu'occasionne le brusque amortissement de cette force vive, et en effet, presque aucun de ceux qui se sont ainsi précipités hors des wagons n'ont échappé à la mort.

Histoire de la Semaine.

La France, cette semaine, nous fera peu parler d'elle. Dans les régions du pouvoir et de la politique on se repose, pour ne pas dépenser une activité et une force dont on prévoit qu'on aura besoin quand les Chambres seront réunies. Les seuls actes que les journaux aient enregistrés sont des mutations dans nos ambassades depuis longtemps annoncées. Les ordonnances qui envoient M. le comte Bresson à Madrid, M. le comte de Salvandy à Turin, M. le marquis de Balmatic à Berlin, ont enlin paru. Le ministère a également pris le parti de donner un successeur à M. le comte de Batti-Monin, auquel sa sortie sauvage contre un autre agent français a donné récemment une fâcheuse célébrité. C'est M. Lefèvre-Debecourt, dont les services antérieurs à la Plata ont été fort diversement appréciés, qui va aller occuper notre consulat général, aujourd'hui si important, de l'Indo-Chine. Enlin, si l'on en croit la Gazette d'Ansbourg, qui suit assez souvent d'avance ce qui se prépare à l'hôtel de la rue Neuve-des-Capucines, M. Motier, notre ministre en Suisse, serait, sur sa demande, mis en disponibilité, et remplacé par M. de Bourqueney, qui rentrait à un autre chargé d'affaires l'intérim de M. de Pontois. — Il nous est pénible d'avoir à mentionner une autre mesure sur laquelle, espérons le, le ministère, mieux inspiré, reviendra. De pauvres Italiens, fuyant les sévices que le gouvernement papal, mal conseillé, avait résolu d'exercer contre eux, étaient venus chercher un refuge dans la Corse, qui leur rendait le soleil et la langue de leur patrie. Au moment où les feuilles anglaises et les feuilles allemandes annoncent que si les forces autrichiennes et piémontaises interviennent dans les légations, ce ne sera qu'à la condition que le pape prendra l'engagement de réformer bon nombre des abus administratifs dont ses sujets se plaignent, les réfugiés romains viennent de recevoir du ministre de l'intérieur l'ordre de quitter la Corse et d'interner à Châteauroux. Nous n'avons nullement l'intention de médire du chef-lieu du département de l'Indre; mais, en vertu, pour des Italiens, y être conduits à l'entrée de l'hiver, c'est être exilés en Sibérie. — M. le duc et madame la duchesse de Nemours, sur l'invitation pressante de la reine d'Angleterre, sont allés rendre à cette princesse la visite qu'elle leur avait faite au château d'Eu pendant qu'ils étaient au camp de Bretagne. La coincidence du voyage du futur régent avec celui du prétendant a donné lieu, dans quelques journaux, à beaucoup de glosses et de commentaires. Tout ce qu'il en faut conclure, c'est qu'en même temps que l'un voyage pour se distraire, l'autre voyage pour se consoler; et que l'Angleterre croit, avec raison, faire preuve de bon goût en se montrant bienveillante et empressée aussi bien envers le malheur qu'envers la fortune.

Il vient de se former à Birmingham une Union nationale, ou confédération générale de toutes les classes, pour rendre les ministres de la couronne légalement responsables de la misère du peuple. Son manifeste, rédigé par un ancien membre de la Chambre des Communes, M. Thomas Atwood, a été immédiatement couvert de milliers de signatures. Chaque jour semble amener un enlèvement nouveau au ministère de sir Robert Peel. Les délégués et les ennemis se succèdent pour lui sans interruption. Il voyait, il y a peu de jours, la Cité envoyer au parlement un candidat autre que le sien; une nouvelle législation sur les révoles lui est demandée avec une insistance fort incommode, par les journaux mêmes qui, hier encore, lui son laient tout dévoués; enlin, aujourd'hui, 15,000 unionistes, rassemblés en quelques heures, disent dans une proclamation adressée au peuple: «Nous appelons à nous toutes les classes laborieuses du royaume. Amis, compatriotes et frères, notre plan est placé devant vous. Les difficultés, les dangers s'accumulent autour de nous... Vous, électeurs ou non électeurs, qui souffrez de l'oppression commune; vous, marchands, manufacturiers et commerçants, qui travaillez malgré tant de difficultés; vous, propriétaires et fermiers, qui possédez encore quelque chose, mais qui voyez votre mine inévitable; vous, capitalistes et rentiers, dont les revenus diminuent chaque jour, et dont les propriétés, mises dans la balance, sont plus légères que la misère et le mécontentement publics; et vous, honnêtes mais malheu-



et la jante à des intervalles différents, pour éviter les effets d'un refroidissement inégal, et quand la roue sort du moule, les trois parties sont forcées ensemble. Quant à la frette, elle est, comme nous l'avons dit, en fer battu et armée d'un bourrelet, comme sur une de ses faces et vertical sur l'autre; on l'applique à chaud sur la jante; elle se contracte en refroidissant de manière à serrer fortement l'ensemble de la roue; on la fixe alors à la jante par des boulons à têtes noyées.

D'après ce qui précède, on voit que la rupture du bourrelet ne peut être attribuée qu'à un défaut de fabrication, si la roue était neuve ou si le défaut était caché; ou, dans le cas contraire, et en supposant le défaut visible, au manque de surveillance. C'est ce que l'enquête à laquelle se livrent en ce moment les hommes de l'art fera connaître avant peu.

Chaque fois qu'un événement comme celui dont nous entretenons nos lecteurs arrive, on se demande avec effroi quelles sont les précautions à prendre pour combattre la puissance aveugle qui entraîne après elle ces masses énormes; s'il n'est pas possible de dominer la matière au point de la rendre, pour ainsi dire, intelligente, et d'éloigner pour toujours les chances de mort auxquelles s'exposent les voyageurs en empruntant ce nouveau genre de locomotion. Eh bien! nous devons le dire, dans cette science née d'hier, beaucoup d'améliorations sont encore à désirer, beaucoup de problèmes sont encore à résoudre. D'un autre côté, il existe, sur certains chemins de fer, des appareils de sûreté qui ne se retrouvent pas sur d'autres, et dont l'usage devrait cependant être consulté et imposé, au besoin, à ces compagnies.

Les causes d'accidents sont de plusieurs espèces : les principales sont les déraillements, les collisions et les ruptures d'essieu; quant aux explosions de machines locomotives, elles sont excessivement rares, et n'arrivent, pour ainsi dire, que par la négligence du mécanicien. En effet, les tôles de la chaudière, qui n'ont zéro que 4 à 5 atmosphères à supporter, sont de force à résister à 8 ou 10 atmosphères; la production de vapeur suit la vitesse de marche, puisque c'est le jet de vapeur dans la cheminée de la locomotive qui active la combustion, et, par suite, la vaporisation de l'eau; quand la machine est au repos, le foyer est très-pu activé, et la vapeur formée se rend dans le tender pour refroidir l'eau d'alimentation.

Les collisions entre deux convois ne peuvent être prévenues que par une bonne administration; le choc est pour ainsi dire inévitable, surtout quand les deux trains qui s'avancent l'un sur l'autre sont séparés par des courbes en tranchée, qui les empêchent de se voir. Il faut, en effet, un temps plus ou moins long pour arrêter un convoi, et ce temps dépend de la vitesse et de la masse du convoi, et de la puissance de la locomotive. Ainsi, le calcul démontre que pour un convoi composé de vingt-cinq voitures, dont trois arriérés de freins et

de deux locomotives, comme était le convoi du 8 mai 1852, sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche), l'espace nécessaire pour arrêter le convoi, en serrant instantanément tous les freins et en renversant la vapeur, était de 160 mètres; mais entre le moment où les convois s'aperçoivent et celui où ils sont des moyens d'arrêt sont employés, il y a un certain temps pendant lequel les convois continuent à se rapprocher. On voit donc que pour éviter une collision, il faut que les convois s'aperçoivent de très-loin.

La rupture des essieux est un des accidents les plus graves qui puissent avoir lieu sur les chemins de fer. La commission créée par le ministre des travaux publics, après le fatal événement du 8 mai, pour rechercher les moyens de sûreté applicables aux chemins de fer, s'est entourée de tous les documents relatifs à cet objet, a entendu une foule d'industriels et d'inventeurs; mais rien n'a encore transpiré du résultat de ses délibérations. Toutefois, nous devons dire que prétendre arriver à fabriquer un essieu qui ne se rompe jamais, nous paraît une utopie. Ce qu'il faut chercher, ce sont les moyens de sauvetage à appliquer quand la rupture de l'essieu se manifeste. Ces moyens de sûreté eux-mêmes ont été l'objet d'une foule de communications à la commission dont nous venons de parler; mais nous ne croyons pas exagérer en portant à trois cents le nombre des inventeurs qui, tous animés, nous le reconnaissons, d'excellentes intentions, mais montrant une tendresse bien naturelle pour le fruit de leurs veilles et de leur imagination, se sont présentés à cette commission avec des moyens infaillibles de sauvetage reconnus, après examen, impraticables ou dangereux. Le nombre seul de ces inventions, qui ont trait au même objet, et qui tournent dans un même cercle assez restreint, est un indice certain de la difficulté de la matière, et doit rendre extrêmement circonspects les hommes de l'art dont l'industrie attend le jugement. La commission n'a donné encore publiquement son approbation qu'à deux systèmes de sûreté: l'un, de M. Locart, ingénieur du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon; l'autre, de M. Chaussonnet, ingénieur mécanicien à Paris; elle a demandé l'insertion de leurs mémoires dans les Annales des ponts-et-chaussées.

Nous espérons être, avant peu, à même d'offrir à nos lecteurs les dessins détaillés de ces divers systèmes; disons seulement aujourd'hui que celui de M. Locart est en usage depuis longtemps déjà sur le chemin de fer appelé il est affecté comme ingénieur. Il consiste en un appareil de déraillement qui separe instantanément la locomotive et son tender du reste du convoi. On conceit qu'avec cet appareil le danger du déraillement est de beaucoup diminué, et l'expérience a prouvé en effet l'efficacité de ce système, qui maintes fois a prévenu de grands malheurs sur le chemin de Saint-Étienne. Nous reviendrons avec détail sur cet ingénieux appareil.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de renouveler la recommandation que nous avons déjà faite de ne jamais essayer,

reux ouvriers et laboureurs, l'orgueil, la gloire et la force de notre pays, nous vous appelons de toutes nos forces, venez à nous et aidez-nous dans la grande œuvre de sauver notre pays de la destruction. — Ce n'est pas en portant ses yeux sur l'Irlande que le ministère anglais peut le reposer agréablement. La déclaration de *true bill* par le premier jury, devant lequel ont comparu O'Connell et les autres chefs du repeal, n'a pas produit plus d'effet que nous ne l'avions prévu; et quelque soin qu'on eût apporté à la composition du jury, on a su que les poursuites avaient trouvé des contradicteurs dans son sein. Il est évident qu'elles en trouveront bien davantage dans le jury définitif, dont la liste ne sera pas dressée sans un examen sévère et une intervention active de la part des inculpés et de leurs conseils. En ce moment même, on se débat pour l'accomplissement de ces formalités préliminaires. — Demain dimanche, 19 novembre, aura lieu une épreuve étrangère au procès, mais qui donnera la mesure de l'intérêt qu'y porte la population irlandaise. Une quête générale sera faite dans tout ce malheureux royaume pour le tribut annuel et volontaire payé à O'Connell. Cette souscription lui est entièrement destinée, et est indépendante de celle qu'on appelle la *rente du rappel*, et qui se perçoit hebdomadairement. La souscription destinée à former la liste civile d'O'Connell date de 1851, et n'est ouverte qu'une fois l'an :

En 1851,	elle a été de	26,000 liv. st.	(environ 660,000 fr.)
— 1852,	—	12,353 —	(— 515,000 —)
— 1853,	—	15,905 —	(— 530,000 —)
— 1855,	—	20,189 —	(— 515,000 —)

L'année dernière, elle n'a été que de 10,500 liv. st. (265,000 fr. environ). En général, le chiffre a suivi le mouvement de l'agitation; élevé quand elle a été vive, il est redescendu quand la lutte a été moins engagée, mais jamais le tribut n'a manqué. Tous les ans, après que les souscriptions ont été recueillies dans les diverses paroisses, le chiffre en est livré à la publicité. — Les nouvelles d'Espagne sont de



(Le Roi des Belges.)



(Le général Narvaez.)

jour en jour plus déplorables : ce n'est plus assez de la guerre civile et des expédients anticostitutiionnels, les partis y procédaient maintenant par l'assassinat. L'attention a été détournée de la soumission de Saragosse, de la sortie d'Ametier de Girone, de la mise en état de siège de Saint-Jacques-de-Compostelle, de conspirations découvertes à Cordoue et à Algésiras, de la situation de Barcelone, autour de laquelle les forces des assiégés s'accroissent, et où les insurgés songent, dit-on, à capituler, tout cela a été oublié pour ne songer qu'à la tentative d'assassinat commise à Madrid sur le général Narvaez. Le 6, la reine assistait à la représentation que donnait le théâtre du Cirque; le général s'y rendait. Au moment où sa voiture longeait le portail de l'église Porta-Celi, rue de la Lame, de nombreux coups de fusil ont été tirés par des hommes embusqués et qui attendaient son passage. Les assassins, tous en manteaux et chapeaux ronds, à l'andalouse, prirent la fuite dans diverses directions. Le général n'a point été atteint, mais il a été couvert du sang de son aide-de-camp, mortellement blessé, et qui a été atteint à la tête d'une légère blessure. Les troupes furent, par les ordres de Narvaez, immédiatement mises sous les armes, et le général se rendit ensuite au Cirque dans la loge de la reine, pour tranquilliser Sa Majesté et se montrer au public. Cet attentat ne pouvait qu'attirer sur lui de l'intérêt et rendre plus difficile le rôle de l'opposition. Le lendemain, le général s'est promené par la ville dans sa voiture criblée de balles, et le 8, les deux Chambres réunies, ce qu'il est assez difficile d'expliquer constitutionnellement, ont déclaré la majorité de la reine à une majorité de 195 voix contre une minorité que cet événement avait réduite à 16 membres. Avant la tentative criminelle et l'effet de réaction produit sur les esprits, M. Cortina, candidat des progressistes, avait obtenu,



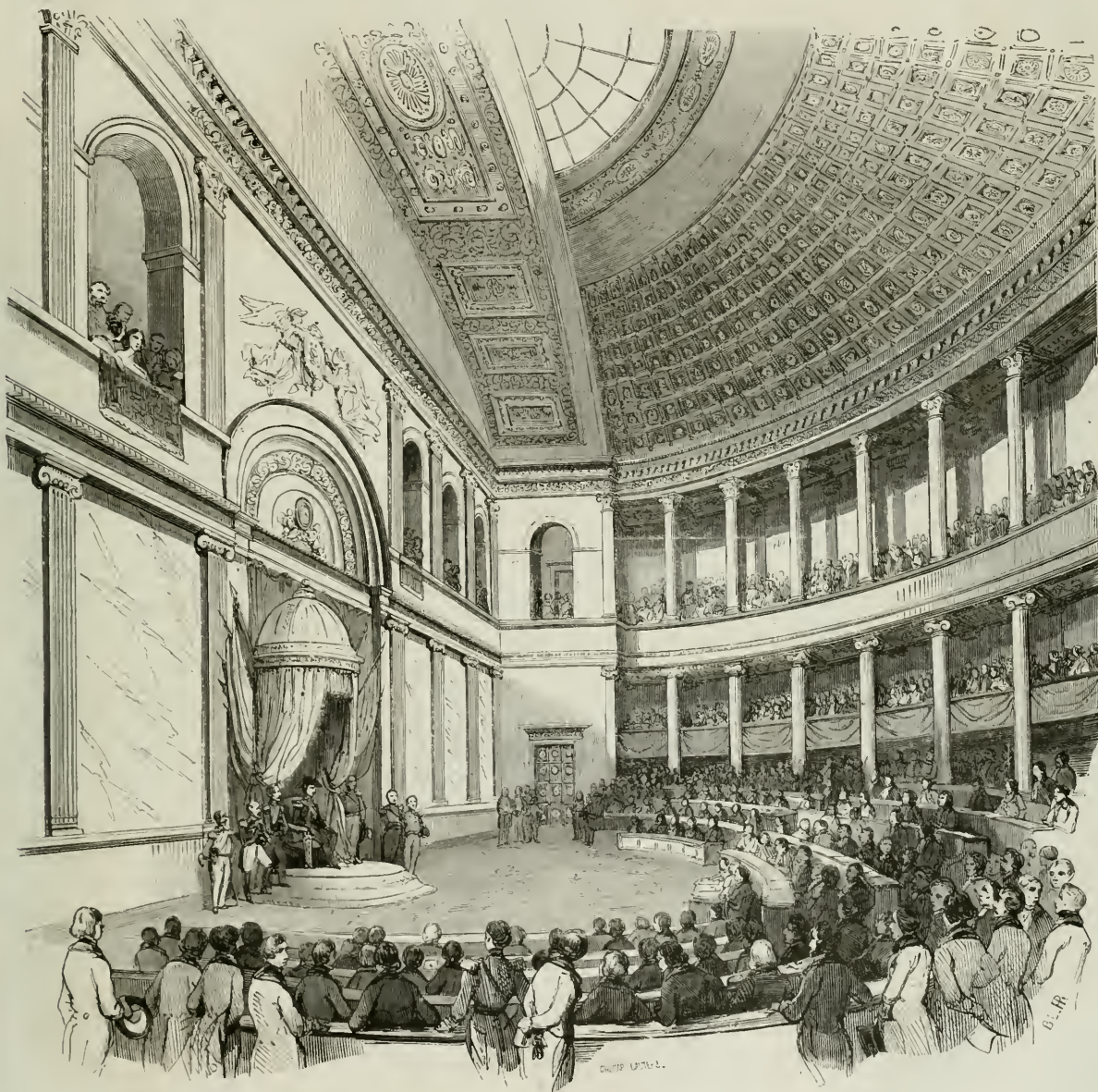
(La Reine des Belges et le Prince royal.)



pour la présidence de la Chambre des Députés, 49 voix ; M. Olozaga en avait réuni 66, mais après avoir déclaré qu'il ne comprendrait pas un cabinet qui ne réunirait pas les chefs des deux opinions. En proclamant le résultat du scrutin sur la majorité de la reine, M. Olozaga a dit : « A dater de ce jour, le régime constitutionnel doit commencer à être une vérité en Espagne. » Ce mot est un aveu contre le passé ; nous voudrions qu'il fût une garantie pour l'avenir. La reine a prêté son serment le surlendemain, devant les deux corps légis-

lifs rassemblés dans la salle du Sénat. Toutefois, ces événements n'ont point conjuré la crise ministérielle, et M. Lopez persiste dans sa détermination d'abandonner son portefeuille. — Le général Coletti, ancien ambassadeur de Grèce à Paris, dont les sentiments patriotiques inspirent une grande confiance à ses compatriotes, est débarqué le 30 octobre au Pirée ; son arrivée a excité l'enthousiasme des Athéniens, et a donné lieu à une ovation. Le général n'a pu se rendre qu'avec difficulté, au travers d'une foule compacte et dans la joie, du

port à sa demeure. Les élections sont favorables aux constitutionnels. Sur 225 dont se doit composer l'assemblée, les nappistes ne comptent que 90 voix, les partisans du mouvement de septembre en ont réuni 135. — On a reçu, par la voie de l'Angleterre, des nouvelles de Montevideo jusqu'à la date du 24 août. Oribe et le consul de France ont en une conférence dans laquelle ils ont arrêté qu'aucun Français ne serait inquiété pour le passé ; qu'on ne pourrait pénétrer dans le domicile d'un Français qu'en vertu d'un ordre écrit de



(ouverture des Chambres belges, le 14 novembre.)

l'autorité supérieure ; qu'enfin, si Montevideo était pris d'assaut, notre pavillon serait un signe de protection, et qu'on donnerait des passeports à ceux de nos nationaux qui en demanderaient ; on n'en compte pas moins de 21,000 dans ces parages. Les mouvements des deux armées ennemies n'avaient encore abouti à aucun résultat.

Le roi Léopold a ouvert, le mardi 14, la session des Chambres belges pour 1845-46. Le roi s'est rendu au palais accompagnant d'un nombreux état-major ; il était revêtu de l'uniforme d'officier-général de la garde civique. Le corps diplomatique assistait au complet à cette solennité, qui avait attiré une foule nombreuse et brillante. Dans son discours, le roi n'avait à traiter aucune des questions de politique extérieure qui ont si longtemps tenu incertaines les destinées de ce royaume. Ces questions sont toutes tranchées aujourd'hui,

et une ère toute d'industrie et de progrès semble s'ouvrir pour la Belgique. Après avoir exprimé la satisfaction qu'il avait personnellement ressentie, et qu'avait partagée la reine d'Angleterre, de l'accueil qui avait été fait par les populations à cette princesse durant son voyage en Belgique, il est entré dans l'énumération des projets que son ministère se propose de présenter aux délibérations des Chambres dans la session ouverte. Il a fait ressortir l'immense avantage que devait nécessairement retirer cet Etat de l'achèvement complet de son réseau de chemins de fer ; mais il a annoncé en même temps que ces voies nouvelles ne détourneraient point l'attention du gouvernement des travaux d'amélioration à effectuer sur les voies navigables : les canaux vont être réparés et complétés. Tout en se félicitant des progrès de l'industrie agricole, le roi a annoncé également que l'administration re-

garderait son œuvre comme inachevée tant qu'il resterait sur le sol belge des bruyères à défricher. Nous serions tenté de proposer à notre ministère français d'adopter pour le discours de la couronne, qui sera prononcé décidément chez nous le 26 décembre, une seconde édition du discours belge en ce qui concerne ces intérêts si graves. Le roi Léopold a annoncé également que tous les efforts de son gouvernement tendraient à favoriser les relations et les entreprises lointaines, et il a engagé l'esprit d'association à seconder de son côté ces efforts, dont le succès viendrait mettre à l'aise la population belge, trop nombreuse pour son territoire resserré, et son industrie, trop productive pour sa consommation intérieure. Il y a là, nous le répétons, de bien bons conseils et de bien bons exemples pour nos ministres ; et en vérité les Belges se sont montrés assez souvent contr-facteurs à l'égard

de la France, pour que nos gouvernements ne se fassent aucun scrupule de les contreferre à leur tour dans cette circonstance et dans cette direction.

Des nouvelles de Dalmatie, allant jusques au 21 octobre, apprennent que depuis plus d'un mois toutes les villes de cette province sont tenues dans l'épouvante par des détonations sonores et de continuelles secousses de tremblement de terre qui ont fait fuir une grande partie des populations dans la campagne. Le 20, beaucoup de familles se disposaient à rentrer à Plague, où elles avaient fui précipitamment un mois auparavant, quand une nouvelle secousse est venue faire renaitre toutes les alarmes. A Slamo, à Meloda, y les phénomènes et l'épouvante sont les mêmes.

Depuis quelque temps, nos journaux de départements ont souvent à annoncer des découvertes archéologiques faites dans leurs contrées par suite de travaux d'agriculture que le hasard rend douloureusement fructueux. Des tombeaux gallois, des armures, des bracelets, des anneaux, des médailles nombreuses et des monnaies d'or, d'argent et de bronze ont été de plusieurs années détournés ainsi tout récemment. Si l'on en croit les feuilles allemandes, on vient de faire, à Aix-la-Chapelle, une autre découverte, c'est celle des reliques de Charlemagne. On savait qu'en l'an 1000, Othon III s'était fait ouvrir le caveau de l'empereur, et que Frédéric I<sup>er</sup> (barbousse) avait, le 29 décembre 1165, levé les ossements de ce grand prince, après que le pape Pascal III l'avait mis au nombre des saints. Frédéric fit garder ses dépouilles mortelles dans un coffret; les vêtements et insignes de l'empereur devinrent les insignes du couronnement de l'empereur franco-romain; et après qu'en 1792, François II s'en fut revêtu comme roi et empereur élu, ils furent transportés à Vienne, où ils sont encore conservés. Mais les reliques de Charlemagne étaient perdus, sans un bras enchaîné dans un reliquaire; et quelque peine qu'on se donna, avec quelque soin qu'on cherchât dessus et dessous terre, on ne pouvait les découvrir. Il y a quelques semaines, on aurait, dit-on, retrouvé les précieux coffres dans une pièce attenante à la sacristie, où il était placé sur une armoire dans le plus complet abandon.

Nous donnons dans notre avant-dernier numéro une statistique des missions en Chine et de leurs résultats. Nous aurons bientôt, à ce qu'il paraît, à ajouter à ce travail. Il s'est formé à Berlin et à Koenigsberg des réunions de dames ayant pour but de former et d'envoyer aux Indes des femmes missionnaires appelées à faire connaître l'évangile aux femmes de l'Orient. La *Gazette ecclésiastique* de cette dernière ville, qui donne cette nouvelle, l'accompagne de quelques réflexions qui nous paraissent assez justes, et qui ont pour but de rappeler que la sphère sainte, plus restreinte de la femme, se prête difficilement à des entreprises extérieures qui appellent son activité hors du domaine que la nature lui indique et que l'évangile approuve et sanctifie. — L'édification n'est pas le caractère de toutes les nouvelles qui nous viennent d'Allemagne. On écrit de Vienne que le prince Gustave Wassa, fils du roi de Suède, Gustave-Adolphe IV, détrénié en 1809 et remplacé par Bernadotte, vient de former, après treize ans de mariage, une demande en divorce contre sa femme, la princesse Stéphanie de Bade. On ne peut attribuer d'autre cause, dans la haute société de Vienne, à cette démarche, qui paraît autrement inexplicable que la maladie mortelle bédéréditaire dans la famille du prince. Le consistoire de la confession d'Augsbourg, à laquelle appartiennent les deux époux, aura néanmoins à prononcer sur la demande comme si elle avait été formée raisonnablement.

Le bel hôtel Lambert, situé à la pointe orientale de l'île Saint-Louis, et qui a fourni à l'Illustration le sujet d'une notice et de gravures (t. I, p. 193), avait été adjugé, il y a quelques mois, à madame la princesse Gzartorska. Il vient d'être resté au point de la construction. Si l'illustre étranger ne se fut présentée au enchères, les amis des arts, les amateurs de Lesueur et de Lehmann auraient probablement aujourd'hui à demander compte au ministère de l'intérieur et à l'administration de la ville de Paris de la démolition de cet hôtel et de la destruction de ses richesses artistiques.

Quand tel médecin embaume un défunt, quand tel journal voit mourir un de ses abonnés, les réclames de l'un ou les nécrologies de l'autre tendent à nous faire croire aussitôt que la France a fait une grande perte. Il y en a qui avoir quelques-uns de ce genre cette semaine; mais l'un comprendra que nous n'en faisons pas porter le deuil à nos lecteurs. Nous ne mentionnerons donc que la mort d'un naturaliste-voyageur du jardin-des-Plantes, le docteur A. Petit, envoyé en Abyssinie. Il a été emporté par un crocodile en traversant une des branches du Nil Bleu, dans les environs de Gondar.

**Une Bouteille de Champagne.**

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 105.)

Le son du cor de Shunderlhammes ne retentissait jamais que pour le combat.

« AIX ARBES! cria le bandit. Maise, barricadez le monastère! Zaghéto, distribuez les carabines! Qu'on décharge la batterie de Walschberg, le crâne rouge sur champ d'azur! Il faut empêcher toute la poudre, toutes les balles et un confesseur; car j'ignore vraiment ce qu'il va coûter d'hommes une bouteille de vin de Champagne. »

La jeune femme devint pâle. C'est seulement alors qu'elle comprenait son pouvoir. Arracher le bandit à l'existence réprouvée du crime ne lui semblait plus au-dessus des forces humaines, puisque, pour une fantaisie puérile, Shunderlhammes précipitait sa bande entière à une ruine presque certaine. Elle fut même tentée un moment de revenir sur un ordre dont la satisfaction, aussi prompt que terrible, l'effrayait maintenant: l'amour-propre lui ferma la bouche, et le mémoire de la pauvre bâtie de Kiedrich lui resta. Le meurtrier de cette victime exécuta du sang.

Ma rêverie, dit à Julie le capitaine en se tournant vers la belle Allemande, quoique la frontière soit pacifique, Mayence renferme une forte garnison. Je n'ai pas cent braves dans ma troupe. A défaut de garnison, d'aillieurs, les gendarmes français, que nous avons tant de fois détruits, brûlent de nous rendre la pareille. On peut aisément renfermer les portes de la ville derrière moi. Si je suis pris, c'est la mort.

— N'y a-t-il que les sots, disait Catherine II, qui soient indécis, lui répondit froidement Julie Blasius.

— En marche! cria Shunderlhammes.

Et l'on partit.

Qu'une femme est séduisante, qu'elle paraît bien la créature favorisée de Dieu, lorsque, sans autre force que sa grâce et sans autre appui que son sexe, on la voit dompter l'homme le plus puissant et le plus alier, comme s'il s'agissait d'un enfant muet! Alors tout grandit autour du triomphe, et celle qui le remporte avec de si faibles moyens s'élève d'autant plus aux regards de la foule qui elle semblait à la veille d'un défailir. Le bruit circola bientôt parmi les bandits que la captive elle-même conduisait l'attaque. On ne s'expliqua pas les causes de ce singulier caprice, on n'en vit que le résultat chevaleresque. L'influence d'une femme est quelque chose de si doux au milieu des dangers, et surtout dans la vie d'exception, que les camarades de Shunderlhammes ressentirent étonnés à leurs propres yeux. On eût dit que la volonté de Julie Blasius relevait ces hommes brisés de leur déconsidération sociale et que le crime solidaire à tant d'imaginatives perverses devenait un vertu par l'unique magie de l'emploi qu'en faisait une jeune et innocente fille.

Julie, en habit d'amazone, précédait à cheval l'arrière-garde, où marchait Picard, qui, par une sorte de vanité méfitaire, avait demandé de combattre encore; mais il ne devait pas mourir en vie, remonter au monastère. Le vieux soldat suivait d'un œil morne le cortège triomphal de Blasius; il devinait toute la passion de Shunderlhammes en mesurant la victoire de la jeune femme, et, si la bouteille de champagne était prise, rien effectivement ne pouvait être désormais impossible à la faiblesse du capitaine aussi bien qu'à l'énergie de la prisonnière. Les compagnons du Belge Shunderlhammes n'étaient pas d'ailleurs libéraux comme la plupart de nos brigands de mélodrame et d'opéra-comique. Presque tous mariés, pères de famille et dévots, ils faisaient de la vie d'exception un peu par haine de la république française, beaucoup par misère, doublement originellement malheureusement insupportable d'une époque de guerres continuelles et de révolutions générales.

Tout le monde souhaitait donc que le capitaine épousât la jeune femme. Ce n'était pas, assurément, le caractère le moins en vue de l'expédition que le contraste de mœurs patriarcales et de goûts belliqueux entraînés à la conquête trépidante d'un baron de vin, autant par le soil du meurtrier et du vol que par dévotion pieuse à l'enseignant du génie de la femme, un lien providentiel du mariage. Quand l'inspiration morale descend au milieu des existences les plus dépravées, non importe l'origine du bienfait, pourvu que le but soit atteint. Le prestige de la beauté et de la vertu réunies dans Blasius avait ému Shunderlhammes, de l'amour de leur chef était né l'enthousiasme des bandits du Rhin, et le succès du devoir sur le ne dépendait plus que d'une circonstance assez forte pour que Julie, en croquant la passion du prosaïque belge, fût certaine de l'arracher en même temps au crime.

On s'arrêta en route entre Georgenborn et Frauenstein, à cette pierre tombale du ciel qui marque à peu près la moitié du chemin du couvent d'Eberbach aux remparts de Mayence; on attendait que la nuit fût venue. Une partie de la troupe se glissa dans la ville, sous un déguisement, pour s'emparer d'une porte; un autre détachement se rapprocha des murs pour prêter la main aux camarades qui s'engageaient dans Mayence; enfin l'arrière-garde se tint cachée, avec Julie et le confesseur, autour de Frauenstein, disposant des nerfs, et toute du monastère et se préparant à recevoir les blessés, les morts et la bouteille de vin de Champagne. Picard commandait les hommes postés en surveillance le long des remparts. Il demanda à Julie, au partant, la faveur de lui baiser la main. Le prêtre, chapelain d'Eberbach, vieux et cassé, parut attendre.

« Comment envoyez-vous tant de braves gens à la mort, madame, lorsque le capitaine Shunderlhammes est votre esclave? dit-il à Julie en tremblant à la fois de crainte et de pitié.

— Mon père, lui répondit la jeune femme en s'agenouillant, pardonnez-moi! On n'est esclave d'un homme qu'à la condition de ne être plus maîtresse de sa personne, et Julie Blasius n'a jamais dépendu que du ciel et de sa mère. Cette entreprise compatie cache de saintes représailles. La loi justifiera les moyens. Si d'ailleurs une seule vie est sacrifiée, la même aussitôt espéra ce forfait. Pardonnez-moi, mon père!

— Que Dieu soit avec vous, » murmura le chapelain surpris, mais avec un sentiment de confiance absolue.

Depuis les plus déterminés de la troupe, conduits par Shunderlhammes lui-même, avaient pénétré jusqu'au Thiermarkt, grand marché de la ville. Il y avait là un détachement français que le bandit commissaire de longue date, dans son désespoir, tous les habitants se prononcèrent sur les remparts; c'était l'heure où, dans les places de guerre, chacun soupçonne ou fuit à l'écart, en famille, avec une sorte de révérité, à l'ap-

proche de la nuit qui se ferme et du pont-levis qu'on relève. Les jeunes filles causent d'amour avec les soldats sur les glacis, les enfants jouent dans les squares, et le gendarme, endormi dans le beffroi, oublie de carillonner la nouvelle sinistre d'un moment lointain.

Shunderlhammes acheta d'abord le magasin un panier de vin de Champagne. Quand il fut payé, le bandit fit d'abord courir le marchandage par deux de ses hommes, puis dit en haut sa voix à la foule. Après d'insultes banales, il refusa tout d'un coup de payer. Sans prétexte qu'il n'avait pas d'argent et qu'il avait laissé sa bourse à l'hôtel des Trois-Couronnes. Le vendeur eut des soupçons; il appela un officier de police.

« Pourquoi ne voulez-vous pas payer? dit-il sévèrement au bandit.

— Parce que ce n'est pas notre usage, répliqua Shunderlhammes irrité.

— Votre usage?... singulière réponse, mon ami. Et qui êtes-vous donc?

— Nous sommes des voleurs. »

Immense fut la rumeur dans le marché. On sortit en tumulte des maisons, on entoura l'officier de police et le vendeur, stupéfaits. Le bandit avait habilement calculé tout l'effet de cette première surprise; il eut le temps de gagner la porte de la ville, où ses hommes réunis forcèrent la garde et franchirent violemment le rempart. Aussitôt l'alarme se répandit, le tocsin sonna, la garnison courut aux armes, on ferma les autres portes de Mayence; mais il était trop tard. Appuyés sur le détachement qui veillait au dehors des murailles, les bandits firent leur retraite en bon ordre, et le premier de vin de Champagne, conquis sans effusion de sang, tout au plus au prix de quelques bouteilles données aux sentinelles, fut lestement porté à Frauenstein, où Shunderlhammes, assis respectueusement que brave, le déposa solennellement aux pieds de Julie Blasius.

Quand la jeune fille apprit que l'expédition n'avait perdu aucun homme et que la garnison même n'avait à déplorer aucune perte, elle fut soulagée d'une angoisse bien vive. Cette faveur du hasard donna plus de mérite à l'offense du capitaine; on pouvait croire qu'il avait voulu complot sans frapper. Mais l'assassinat de la bâtie de Kiedrich n'était pas vengé, et, en revenant à Eberbach, la vue du précipice allait rappeler à Julie les circonstances impures de son offense mort. Après la preuve d'amour que lui avait donnée Shunderlhammes, comment Blasius devait-elle révéler encore le crime de pareils voisins? Le confesseur, qui ne savait rien, attendait avec anxiété le résultat de ce mystérieux voyage, et Picard, plus jaloux, plus passionné, qui jamais, jamais mélancoliquement la trace du capitaine et de la jeune fille, comme un chien fiévreux qu'on néglige et dont le dévouement n'est pas moins profond.

Au monastère, Shunderlhammes fit connaître à sa troupe que le voyage n'avait eu pour prétexte que la fantaisie de la belle Allemande, et que, si le butin n'était pas considérable, en revenant Julie Blasius récompenser leur chef en l'épousant. Les bandits se réjouirent à ce discours par des hurras pleins d'ivresse. La jeune fille seule, pâle et agitée, gardait le silence. Picard la prit à part et lui dit:

« Je comprends votre embarras. Le rôle de Shunderlhammes vient de changer; de maître impérieux qu'il était ce matin, il devient maintenant esclave docile; il attend son bonheur de votre main, et vous ne pouvez refuser de le satisfaire, car ce serait perdre le fruit de votre captivité et l'occasion de changer sa vie contre son rôle. Je suis vieux et il est jeune; nous vous amons tous deux; que Shunderlhammes vous prouve désormais son amour en renonçant au crime! Moi, dont le repentir ne ferait pas le bonheur, je vais vous prouver le mien à ma façon. Que le sang de la bâtie retombe sur ma tête, et que ma mort expie le sieste! »

A ces mots, Picard se dirigea rapidement vers le précipice, et, avant qu'on se fût opposé à son acte de désespoir imprévu, le malheureux aventurier s'était jeté dans le gouffre. Les brigands entendirent le bruit de son corps qui roulait d'abîme en abîme. Cette scène étrange avait glacé d'horreur tout le monde, même les plus endurcis. Shunderlhammes, ému, tenant déjà la bouteille d'une main et un verre de l'autre, sentit que le dénouement d'un semblable épisode appartenait de droit à la jeune fille. Ses regards et du zeste, il la supplia de parler. Les bandits avaient mis un genou en terre.

« Mon père, dit d'abord Julie au chapelain à voix basse, le maître d'une femme exigeait du sang; je comptais lui donner le mien; on m'a prévenue. Maintenant un sacrifice d'un autre genre m'est réservé, et, si l'on ne s'agit plus de mourir, mon dévouement ne sera ni moins entier ni moins noble. Je sauverai ces hommes de la potence; voilà mon vœu; je corrigera Shunderlhammes par l'amour; voilà ma vie. Lui aurai-je la force? »

— Oui, ma fille, répondit le confesseur les yeux pleins de larmes et en repassant la porte du monastère; je vous laisse, comme Daniel, dans la fosse aux lions; mais vous règneriez leurs ongles, et, un lien d'être la proie de leur colère, vous les livrez eux-mêmes à la pax du seigneur.

Et il disparut. A ce moment, Shunderlhammes, qui avait respecté le secret de la conversation du prêtre, se rapprocha lentement de Julie. Il tenait toujours la verre à la main; il venait de le remplir; le vin de Champagne y pétillait en mousse fine au bord du cristal.

« Belle Julie, s'écria le bandit, ne voulez-vous pas boire ce vin à nos fiançailles prochaines? »

— Volontiers, dit Blasius en prenant le verre; mais quand ne serai-je plus la femme d'un brigand? »

— A votre premier enfant, répondit le jeune homme ému. — Il m'est impossible d'abandonner sur-le-champ mes camarades.

Il y avait sur le plessionisme de Shunderlhammes comme l'incertitude d'une abnégation complète. Transfigurée par le bonheur, l'amant de Julie n'était plus le chef redouté du Hundsruck. Avec cet instinct providentiel, cette pénétration divine qui

ne trompe jamais les femmes, Blasius devina son succès, et elle but le vin, comme elle aurait communiqué à l'autel, pleine de foi et de charité.

Mais le sort fut plus barbare que n'avait été sublime son dévouement. Julie était déjà mère, que Shinderhanes n'avait pas eu encore le temps de dissoudre l'association des bandits du Rhin. Sur le point de disparaître de la scène du crime, il fut arrêté à Francfort et guillotiné à Mayence en novembre 1865. Montez aux tours de Bornhofen, le soir, au clair de lune, vous écoulez un chant plaintif qui s'élève des vignobles et se perd dans la nuit. C'est la voix de Julie; elle vient apaiser les mânes de Picard et de la laitière.

ANDRÉ DELRIEU.



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XIX.

F I T E.



Ces mesures prises, Alpinolo se decida à se confier à Buonicino, et il se rendit au convent. Le saint homme se tenait dans sa petite cellule, garnie, suivant la règle, d'une paille avec un orléter, de deux couvertures de laine et d'un escaliveau de bois. Il était assis, la tête inclinée, les mains croisées sur ses genoux. Aux rides précieuses de son front, à ses joues pâles et amaigrées, à ses yeux enfoncés dans leur orbite, chacun aurait pu dire: « Pour cet homme, penser c'est souffrir; » mais sa douleur n'était point de découragement, on pouvait y entrevoir une espérance ou peut-être un souvenir.

Buonicino ne reconnut point d'abord le jeune page. Sa livrée, sa barbe et l'altération de ses traits le déguisaient même aux yeux d'un ami de son enfance. Dès qu'Alpinolo se nomma, le moine n'hésita point à le reconnaître. Il l'embrassa à plusieurs reprises, avec toute l'effusion d'un père qui revoyait son fils après de longues années d'absence, et il lui demanda comment il se trouvait à Milan, malgré la proscription dont il était frappé.

Alpinolo aussitôt, avec l'accent de la haine la plus vive, et sans se ménager lui-même, lui raconta la suite de ses infortunes, la part qu'il avait eue au désastre de Pusterla, la trahison de Ramengo. Enfin, il lui révéla toute une série d'iniquités qu'il n'aurait jamais crues possibles. Mais ce récit



n'expliquait point au bon frère la présence d'Alpinolo à Milan. Il le questionna à ce sujet; le jeune page lui répondit que c'était un secret qu'il avait juré de ne point trahir. Toutefois il ne fut pas difficile à Buonicino de pénétrer ses desseins. Il lui conseilla, il lui ordonna même de ne pas se laisser entraîner par ses passions jusqu'à commettre un crime. Alpinolo lui répondit: « Mon père, vos reproches sont inutiles; je n'ai pas eu le courage d'accomplir mon serment. Votre injure, gravée dans mon ame, m'a répété, plus éloquentement encore que vous ne pourriez le faire, ces sages avis que votre bouche autrefois prodiguait à mon enfance attentive. Ce n'est donc point de cela qu'il s'agit aujourd'hui; il faut sauver les Pusterla. Voulez-vous m'aider dans ce projet? »

Et il lui révéla ses plans, comment il avait, à prix d'or, corrompu le geôlier de la porte Romaine, et comment, à la faveur de son rôle de soldat, il espérait mener à bien une tentative d'évasion. Mais ce n'était pas assez de sortir de la prison, il fallait encore, pour la sécurité de ces infortunés, qu'ils eussent des moyens de quitter immédiatement un pays où tout était pour eux un péril. Il expliqua au moine combien il lui répugnait de mettre un nouvel étranger, un second mercenaire dans la confidence de son dessein, et tout ce qu'il avait à redouter d'une pareille confiance pour le succès de son entreprise. Il lui proposa enfin de se charger lui-même de tout ce qui pourrait favoriser la fuite des Pusterla, une fois qu'ils auraient franchi le seuil de la porte Romaine.

Partagé entre la raison, qui lui montrait les faibles chances d'une pareille tentative, et le désir qu'il avait de la voir réussir, hésitant entre les conseils de la prudence et les élans d'une amitié aussi vive que dévouée, Buonicino fut d'abord quelques objections. Il redoutait d'aggraver le sort des Pusterla si leur projet ne réussissait pas, de précipiter vers leur ruine des êtres qu'il eût voulu sauver au péril de sa vie, et de décider, par une imprudente démarche, leur mort, qui n'était peut-être point encore arrêtée dans l'esprit de Luclino. Mais le page lui montra quelle folie il y avait à croire un moment à l'indulgence de l'amant tout-puissant et dédaigné de Margherite; qu'ils n'avaient que la mort à attendre, et que, pour les arracher au dernier supplice, rien n'était trop téméraire ni trop dangereux. A moitié persuadé par ces raisons, entraîné surtout par le désir de sauver ses amis les plus chers, Buonicino déclara qu'il se prêtait aux vues du jeune page, et il fut convenu entre eux que, toutes les nuits, près d'un foyer appelé le noyer de Quadroux, hors du convent de Brezla, le moine tendarait trois chevaux tout prêts, afin que Margherite, Francesco, leur fils, et le courageux écuyer pussent immédiatement s'éloigner de la ville, gagner les frontières et braver dans d'autres contrées la fureur désormais impuissante du tyran.



Puis, après avoir demandé à Buonicino de le bénir, Alpinolo se précipita hors de la cellule.

Cependant le jour fixé pour l'exécution était arrivé, et tandis qu'Alpinolo, tourmenté par la terreur ou envyé par l'espérance, se livrait à toutes les émotions de l'incertitude, Macarullo de son côté, assis contre le mur de la prison, dans le corridor où il se tenait habituellement, comptait, en se cachant, les seconds que lui avait donnés Alpinolo. « Un, deux, trois... vingt... quarante-neuf, cinquante! Et ils sont à moi! pensait-il; une nuit m'envoie plus que je n'avais jamais espéré de toute ma vie!... Et moi, bourdaud, qui hésitas encore avant d'accepter! Oui, oui, on m'a bien nommé Lasagnone, le bourdaud. Demain, à cette heure, si mes jambes ne disent la vérité, j'arrive à la maison. Quelle surprise pour ma femme! » Et il se frottait les mains, et il riait si haut que le soldat de faction s'arrêta pour le regarder. Ce regard produisit sur lui l'effet que produit sur l'écuyer, surpris en haute, le sourcillement d'un pédagogue en colère. Alors lui apparut le revers de la médaille, il se voyait surpris, arrêté, pendu. Un moment il se résolut à trahir le soldat qui l'avait payé et à tout révéler à Luclino. Mais la poltronnerie l'empêchait autant que l'incapacité de réaliser cette perfidie, parce qu'il ne pouvait sortir de la prison sans être aperçu d'Alpinolo, et qu'il savait que la main du jeune homme ne serait pas lente à le percer d'un coup de poignard.

D'ailleurs, il n'était plus temps de renuler, l'heure était arrivée. Alpinolo vint relever la sentinelle, qui dormait delont.

« Bravo, Quattradita! lui disait le soldat, tu arrives à

temps; c'est à peine si je peux tenir les yeux ouverts. — Va, va, Pagamorta, et dors d'un cœur tranquille; quand le temps de ma faction devrait se prolonger, je ne te gèterai point ton beau petit sommeil d'or.

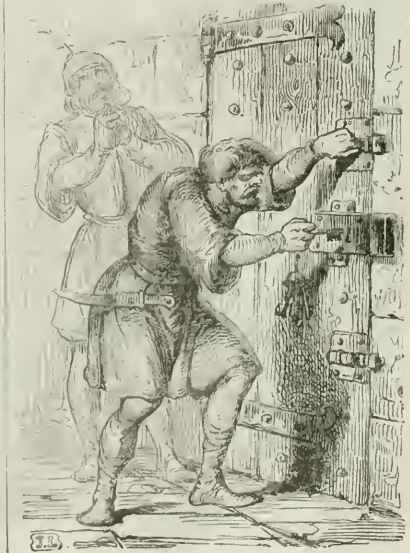
— Vive Quattradita! réjouit l'autre en lui serrant rudement la main. Touche là! Un peu sombre, un peu querelleur, mais un bon cœur, bravo garçon! Laisse faire, à peine serai-je prince, que je te ferai caporal. »



Et avec un sourire qui se termina en un bâillement sourd, il s'en alla. Ses pas retentirent le long du corridor, s'éloignant de plus en plus. Alpinolo les comptait, regardant en arrière avec anxiété. Le soldat se retira dans le corps-de-garde, laissa la porte retomber derrière lui, et tout trouva dans le silence. Alpinolo fit un tour dans le corridor, l'oreille et les regards au guet, et n'entendant plus aucun bruit, il s'approcha du geôlier, en lui disant: « Eh bien? »

Macarullo répondit: « Eh bien? » en levant la tête comme s'il eût perdu tout souvenir de ce qu'il était convenu de faire, et en fixant sur Alpinolo deux yeux pleins d'une stupidité malicieuse.

Mais une menace d'Alpinolo et un serrement de main qui semblait celui d'une tenaille, rafraîchirent la mémoire au geôlier, et lui firent comprendre qu'il n'y avait plus à balancer. Donc, pour tâcher que la tentative d'évasion réussit le plus complètement possible, il ôta ses sandales, s'agenouilla, récita une prière, que la seule terreur amenait sur ses lèvres, et qui n'avait d'autre but que de demander la complicité du ciel. Alors, s'avançant à pas sourds, il éteignit le lampion qui éclairait faiblement le corridor, détacha les clefs de sa ceinture, et, rasant la muraille, il s'avança à tâtons vers la prison de Pusterla.





En proie à ces terreurs que cause la captivité, lorsqu'il entendit crier la clef dans la serrure de son cachot à une heure si inaccoutumée, Pusterla crut d'abord à un assassinat nocturne; il recommanda son âme à Dieu, et par cet instinct paternel qui survit dans les moments les plus terribles et se montre admirable jusque dans ses puérilités, il porta Venturino dans un coin de la cellule, le couvrit de son manteau, et lui fit un rempart de tout ce qu'il put trouver dans le cachot; faible rempart, s'il eût dû protéger l'enfant contre la fureur des assassins, mais qui servait au moins, dans l'imagination désespérée d'un père, à calmer un moment les craintes qu'il concevait pour la vie de son fils. Quelle fut la joie de Pusterla lorsqu'un lieu du bonheur, ce fut un ami, un ami dévoué qu'il pressa sur son sein, et qui venait lui procurer les moyens de fuir! Il reprit brusquement Venturino, lui recommanda de se taire, et ils sortirent tous du cachot de Francesco pour s'acheminer vers celui de Marguerite.

Bientôt après, les deux époux étaient dans les bras l'un de l'autre. Minute de ravissement qui vaut des siècles de vie, félicité, extase, surprise, tout le cœur humain dans le baiser que ces lèvres, depuis si longtemps séparées, se donnaient en ce réunissant. Mais il fallait abréger ce moment d'ineffable ivresse; ce n'était pas le lieu de perdre le temps, même à être heureux. On remit entre les bras de Marguerite le jeune Venturino, fardeau sacré, précieuse charge, dont elle était privée depuis si longtemps, et qu'elle ne pouvait se lasser de couvrir de caresses. Quoiqu'il ne pût voir qu'il était dans les bras de sa mère, et qu'on ne l'eût point averti, l'enfant répondait aux baisers de l'inconnue par ces doux baisers de l'enfance, si pleins de charmante affection; puis, tous se tenant par la main dans l'ombre, reprirent leur marche silencieuse, guidés par Macarullo.

Déjà ils ont passé le premier corridor; ils ont franchi la porte derrière laquelle dorment les gardes. Après avoir traversé un couloir obscur, ils entrent dans la cuisine du goélier qui lerne derrière lui la porte et respire, comme ayant accompli le plus difficile de l'entreprise. Une autre porte donnait sur une cour; ils l'ouvrent; là, en face, une poterne; cinq pas, sortir, sauter le petit fossé, et ils sont sauvés du péril; ils tombent par terre, tout est silencieux. Mais une sentinelle dormait, étendue sur un petit mur latéral à hauteur d'appui; Macarullo, plein d'audace, l'indiqua à Alpinolo; mais celui-ci, le poussant en avant, lui fit entendre par signes que ce n'était rien, et que le sommeil du soldat était profond. Tous étaient sur le seuil, précédés de

se mit à leur poursuite. Tout fut inutile; l'alerte était donnée; de tous côtés les soldats accoururent. Alpinolo fit des prodiges de valeur; mais il tomba renversé d'un coup de sabre que Stoleada Melik lui donna par derrière, et le combat fut bientôt terminé. On arrêta Macarullo, malgré ses protestations, et bien qu'il eût espéré, dans la mêlée, dissimuler le rôle qu'il avait joué en se joignant aux soldats contre ses complices, il acquit bientôt la certitude que la vérité était connue à Stoleada, et il se borna à des supplications qui se perdirent dans les airs.

Cependant Marguerite était dans les bras de son mari, et ils confondaient leurs larmes. Les cris de l'enfant détalèrent sous la voûte. Ils ne se dirent rien dans ce moment terrible; Francesco s'écria seulement: «Ma bonne Marguerite!» et ces paroles, qui lui étaient chères dans les jours de la prospérité, résonneront si doucement aux oreilles de l'infortunée, qu'elle y puisa toute la force nécessaire pour supporter les insultes et les brutales railleries des soldats, qui, les séparant de vive force, les reconduisirent chacun dans sa prison.



Macarullo et du jeune page. La lune, fondant les nuages, jeta comme une gerbe de rayons sur le front pâle de Marguerite, que Francesco et Alpinolo regardèrent avec amour, respect et compassion. L'enfant, lui-même, souleva sa tête d'ange, et de sa petite main écartant les cheveux qui lui cachaient le visage de celle qui le portait avec tant de tendresse, il regarda sa mère. Quelle joie! pauvre petit! «O ma mère! ma mère!» s'écria-t-il avec un cri aigu; et il lui jeta les bras autour du cou.

Un front mortel les saisit tous à ce cri. Marguerite ferma la bouche de son fils avec sa main; ce fut en vain, il était trop tard. La sentinelle, éveillée, leva la tête, vit plusieurs personnes réunies et cria: «A l'aide! aux armes!» Elle n'avait pas fini de hurler ces paroles, qu'Alpinolo lui avait tranché la tête; puis, de son sabre ensanglanté, il invitait ses compagnons à fuir, à s'échapper, pendant qu'il resterait à la porte, pour leur donner le temps de s'éloigner avant qu'on

## CHAPITRE XX.

UN MOINE ET UN PRINCE.



PÈRE Buonvicino veilla plusieurs nuits, attendant avec des chevaux les fugitifs près du noyer, comme il en était convenu avec Alpinolo. La nuit même où le jeune page tenta, comme nous venons de le voir, d'arracher les Pusterla aux horreurs de leur prison et au sort qui les menaçait, le moine l'avait passée en prières, partagé entre l'espérance et le désespoir, et lorsqu'il entendit chanter le coq du côté des chaumières voisines, «Ce n'est pas encore pour aujourd'hui», se dit-il en renvoyant les chevaux avec leur guide, il revint au couvent de Itrera.

Le jour n'était pas pas encore parfaitement levé, et les paysans des bourgs voisins s'acheminaient vers Milan pour y vendre du lait, du raisin, des légumes. Ceux-ci portaient



deux grandes corbeilles suspendues à leurs bras; ceux-là, deux jattes en équilibre sur leurs épaules; d'autres, des hottes pleines sur leur dos; quelques-uns chassaient devant eux leurs ânes, entraînant des chariots; quelques villageois, les bras et le col nus, portaient des seaux de lait sur leur tête, en parlant entre elles de la tempête de la nuit passée, qui séparait l'été de l'hiver, de la prospérité ou des ravages de leurs champs et de leurs jardins, de la famille régnante, de la peste qui les menaçait, de leurs commères, de leurs amis; et elles comptaient d'avance les deniers que leur rapporterait la vente de la journée.

Arrivés à l'esplanade, située entre San-Calmero et la tour de la porte Romaine, ils virent je ne sais quoi attaché à une branche; ils s'approchèrent; c'était un homme pendu. «Eh! compère, regardez donc; quel gros fruit cet arbre a produit!

— Oh! oh! qui sera-ce jamais?  
— Et que diable a-t-il au cou?  
— Une bourse.  
— Une bourse? Voulez-vous dire qu'elle est pleine de sequins?»

Et ils montraient le pendu à ceux qui venaient par derrière, et ils désiraient apprendre la vérité, pour être les premiers à la raconter dans les maisons où ils allaient porter la crème, du lait et les légumes, ou aux servantes, leurs pratiques, qui arrivaient avec leurs paumers sur le marché.

En passant devant la tour, les soldats qui gênaient le passage des belles kâtères leur apprirent que c'était le goélier de la porte Romaine qu'on avait ainsi pendu. Bientôt le bruit s'en répandit par la ville, et lorsque Buonvicino entra au couvent, le frère portier, Angelo, qui de Concorzio, en était déjà instruit. Son premier soin fut d'apprendre cette nouvelle au moine, qui, le cœur navré, s'informa aussitôt si quelque soldat n'avait point été tué dans la mêlée. La renommée avait exagéré les choses, comme à son ordinaire, et on lui répondit que plusieurs gardes étaient morts.

Les Pusterla avaient donc vu s'enfoncer leur dernière planche de salut. Buonvicino n'avait jamais cru fermement à la réussite du projet d'Alpinolo; mais la triste issue de cette entreprise ne le surprit et ne le frappa pas moins que s'il en eût véritablement attendu le succès; tout homme, nonobstant les renouances et la raison, est porté à croire ce qu'il espère.



En présence d'un pareil malheur, il résolut d'aller lui-même solliciter Luchino, de lui faire entendre le langage de conciliation, de clémence, de miséricorde que son ministère l'autorisait à tenir, et de tâcher du sauver, par la persuasion, les victimes que la ruse ni la violence n'avaient pu tirer des mains du tyran.

Aux approches de la tour qu'habitait Luchino, quatre féroces matins se levèrent à l'encontre du moine, avec des aboiements et des grognements que les gardes éprouvèrent à grand peine. Grillincervello étant, lui aussi, son beïno bur-



lesque, sans se permettre contre le moine les railleries qu'il n'épargnait à personne, courut l'annoncer à Visconti, en se bornant à dire aux autres serviteurs à voix basse : « Aujourd'hui, le prince aura le sermon dans sa chambre. »

Visconti était enfermé en ce moment dans un cabinet reculé de la tour avec un homme à grande barbe, enveloppé dans une robe noire qui lui descendait jusqu'aux talons. Celui-ci, avec un air d'importance ou d'imposture (l'un ressemble si souvent à l'autre), tenait le doigt tendu sur une figure géométrique qu'il avait tracée, et dont il faisait la démonstration au prince. Un astrolabe et une sphère armillaire placés à côté de lui indiquaient qu'il était astrologue. C'était, en effet, cet Andalou de Néro dont nous avons déjà parlé, et qui n'était pas moins célèbre à Milan que Thomas Pisan dans Avignon, ou Pusterla l'avait si malheureusement consulté.

Luchino, comme on le faisait alors dans toutes les occasions douteuses, avait interrogé Andalou sur un problème qui, depuis des siècles, attire l'attention d'un millier de personnes, c'est-à-dire sur la question de savoir s'il était possible de réunir l'Italie sous un seul maître, et s'il serait ce maître fortifié.

Lorsqu'on lui annonça Buonvicino, le prince ne fut pas satisfait de cette visite, mais il n'osa point lui refuser audience, parce que sa récente réconciliation avec le pape lui commandait de grands égards envers les religieux. Il ordonna donc qu'on fit attendre le moine dans la salle de la *Vaine gloire*, afin que les magnificences du lieu lui fissent mieux sentir toute la différence qu'il y avait entre le prince redouté et l'humble frère, entre le souverain environné de tout l'appareil de la force et l'homme qui n'a d'autre cortège que les modestes vertus de la bienfaisance.

En entrant, Luchino, quoiqu'il eût déjà cuirassé son cœur

de cette froideur calculée du puissant qui vient écouter celui qu'il n'exaucera jamais, s'avança courtoisement vers le moine et lui dit :

« Soyez le bienvenu, mon père. Qui vous amène ici ? »  
 Buonvicino, s'inclinant : « Quand le ministre du Dieu de la miséricorde passe le seuil d'un puissant, peut-il y apporter autre chose que des conseils de mansuétude et de clémence ? »

— Et ils seront toujours bien reçus, » ajoutait Luchino avec une soumission affectée, sous laquelle il caçait cette humeur altière que prennent si promptement ceux qui ne trouvent jamais autour d'eux que l'obéissance.

Et le moine : « Soyez en béni. Mais il ne suffit pas que l'oreille soit ouverte à la vérité, si le cœur en repousse les préceptes. O prince ! il court par la cité d'étranges rumeurs de nouvelles vengeances... »



— Vengeances ! vengeances ! répondit Luchino en élevant la voix, vengeances ! nom ordinaire que la malignité donne aux châtimens. Donc, si un traître se soulève contre moi dans mes Etats, s'il tente de m'enlever ce que je possède en vertu de mon droit, et si, en le punissant, je me protège moi-même en défendant la société, dont je suis le tuteur, on appellera cet acte une vengeance ! Dieu ne m'a-t-il pas remis le glaive pour frapper ? »

— Et Dieu, reprit le moine d'une voix d'autant plus humble que celle du prince avait été plus emporté, et Dieu vous accorde les lumières nécessaires pour bien vous en servir. Mais n'avez-vous jamais examiné vous-même si vos allortions personnelles n'exerçaient pas sur vous des influences fâcheuses ? Etes-vous certain de n'être jamais trompé par ceux dont il a été écrit qu'ils préparent continuellement des fleches pour en frapper les bons dans les tenebres ? Avez-vous considéré que le sang de l'innocent crie incessamment en présence de l'Agneau ? »

Les mouvements de Visconti montraient avec quelle impatience il souffrait un langage si vrai, mais si inusité. Et le moine continua : « O prince, vous tenez dans les fers Francesco Pusterla et Marguerite... »

— Eh quoi ! tout ce sermon aboutit à cette péroraison. Dès qu'il s'agit d'une belle femme, c'est ainsi, mon révérend, que vous prenez les choses à cœur ? »

Ces paroles allèrent jusqu'au fond de l'âme de Buonvicino. Il examina rapidement en lui-même si ses anciens amours n'avaient pas trop de part dans sa candeur présente. Il lui parut que non, mais il se dit dans son cœur : « Que ce reproche soit en expiation de mes erreurs passées. » Luchino, qui cette raillerie était échappée dans un de ces moments où le naturel prévaut sur la réflexion, continua plus sérieusement :

« Vous n'ignorez pas comment les conjurés ont été mis en jugement, et que de leurs aveux spontanés il ne résulte que trop que la famille Pusterla, malgré tous mes bienfaits, était à la tête d'une conspiration tramée contre ma sûreté et contre celle de l'Etat. Oserez-vous mettre en doute une chose jugée ? »

— Christ aussi fut jugé. Les martyrs furent jugés. Et le chrétien qui se le rappelle sait que parfois le glaive de la justice rivalise avec le couteau de l'assassin. Il sait voir parfois l'innocent dans celui qui

monte à l'échafaud, et le réprouvé de Dieu dans celui qui l'y condamna.

— Eh bien ! que Dieu les sauve, s'ils sont justes, » répondit Luchino. Quant à moi, pour ne point sembler nul par des passions personnelles, je les ai soumis à des juges indépendants, et il sera fait selon ce qui paraîtra à leur justice.

— Celui-là seul est grand, reprit Buonvicino en s'animant, qui sous le manteau de la justice ne masque point l'iniquité. Les juges seront-ils incorruptibles ? auront-ils le courage de prononcer contre ce qu'on leur montrera comme le désir du maître ?... »

Luchino fut bien aise de trouver un prétexte pour s'irriter et se soustraire aux arguments du moine, qui lui étaient d'autant plus insupportables qu'il les exposait avec plus de calme et de soumission. « Eh quoi ! cria-t-il, vous oseriez douter de l'intégrité de mes juges ? Mon père, tant qu'il ne s'est agi que de moi, tant que vous vous êtes borné à me recommander mes devoirs, à tort ou à raison, je vous ai prêté l'oreille avec la soumission d'un fidèle chrétien. Maintenant, je ne puis plus me faire ; vous vous attaquez aux plus honorables de mes sujets. Silence donc, il suffit. Pour l'intérêt que vous prenez à mon âme et à ma renommée, grand merci ; je vous en récompenserai mieux que par des paroles ; mais là finit votre rôle. Vous protégés comparaitront devant leurs juges, ils y verront dévoiler leur scélératesse, et..... et ils mourront. »

Il parla d'une voix résolue, qui n'admettait point de réplique. Ce dernier mot : ils mourront, qui venait de s'échapper de sa bouche, résonna terrible sur les voûtes de la salle, et frappa comme d'un coup de foudre le moine, qui baissa la tête et se tut. Quand il la releva, il vit Luchino qui franchissait le seuil à pas précipités, et le laissait seul. Ainsi, le petit nombre de fois que la vérité peut se faire entendre à l'oreille des tyrans, leur funeste habitude de voir leur volonté convertie en loi étouffe les réclamations et met encore à la place du droit l'arbitraire et la violence.



Luchino retourna rêver la conquête de toute l'Italie avec Andalou de Néro. L'*umiliato* descendit comme aveugle les escaliers du palais, traversa la cité, plein de compassion pour les peuples à qui Dieu envoie le pire des fléaux contents dans les trésors de sa colère, un mauvais souverain. Il arriva au couvent de Brera en méditant sur les misères du juste, qui lui crient que sa patrie n'est point ici-bas.

(La fin au prochain numéro.)





Bulletin bibliographique.

Les Diplomates européens; par M. CAPELLE (1). — Galerie des Contemporains illustres; par un HOMME DE BIEN (2). — L'autre Monde; par GRANDVILLE (3).

M. Capelle est le fondateur-gérant d'une fabrique de livres historiques. Cet établissement prospère, à ce qu'il paraît, car il inonde le marché de ses produits. Du reste, il a tant fait parler de lui dans la quatrième colonne des grands journaux, qu'il jouit actuellement d'une réputation un peu égale à celle des pharmacies de MM. Rogault et Lamoureux. Alléché par des annonces payées, il publie à l'abord achetés de confiance quelques-uns des livres qui paraissent sur leur couverture l'étiquette Capelle et comp., et qu'on lui vendait cependant sans aucune garantie de vérité et de talent. Aussi, examen fait de sa marchandise, l'infortuné reconnaît une fois encore qu'il avait été outrepassé, trompé, et

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Toutefois, la spéculation était si bonne, qu'en dépit de la découverte de la vérité, malgré les avertissements et les sévères reproches de la critique, elle se continue avec un certain succès. Chaque année, la fabrique Capelle invente, confectionne et met en vente un ouvrage nouveau qui n'a pas moins de six à huit volumes, — la matière première n'est ni rare ni précieuse, — et plus souvent un épisode ou un règne de l'histoire de France. Quand je dis invente, je ne trompe: M. Capelle n'a jamais inventé que son procédé, qui consiste à faire un volume avec cent pages de mauvaises phrases et deux cents pages de notes copiées partout. Le sujet de ses publications, il l'emprunte à d'autres écrivains plus riches que lui. Les journaux annoncent l'apparition prochaine d'un ouvrage en 10 volumes, qui a écrit à son encouragement autour de dix années de recherches et de travail, le lendemain même M. Capelle, qui n'y avait jamais songé, en promet en 8 volumes, et s'il s'engage à le livrer avant celui de son concurrent, et il le fait perdre. Ainsi, il a improvisé en quelques mois une histoire de la Réforme et une histoire de l'Empire, lorsqu'il a su que M. Miguet et M. Thiers travaillaient à ces deux ouvrages, et consultait, pour les rendre dignes d'eux-mêmes et de leur sujet, toutes les archives de l'Europe. On raconte à ce sujet un mot poignant de l'éditeur futur de l'histoire du Consulat et de l'Empire par M. Thiers: « Eh bien! Monsieur, je vais vous faire concurrence, lui dit M. Capelle en l'abordant d'un air triomphant. — Comment cela? lui répondit avec le plus grand sang-froid son interlocuteur. Est-ce que vous allez publier l'histoire du Consulat et de l'Empire par M. Thiers? »

Cette année, outre la portion ordinaire de l'histoire de France, M. Capelle a réglé les dernières de ses anciennes pratiques d'un petit volume supplémentaire. Ce volume, qui a son mérite particulier, est intitulé Les Diplomates européens. Il y a plusieurs années, M. Capelle avait publié quelques notices biographiques dans les recueils ou grandes revues. On lui a conseillé de les réunir en un corps d'ouvrage, afin d'en mieux faire connaître la tendance et l'esprit, et il se chargea de nous apprendre lui-même pourquoi il a cru devoir suivre cet avis. L'aveu est digne d'être cité en entier.

« Le but que je m'étais proposé alors avait été d'éclairer les préjugés que les écoles décriées de la Revolution et de l'Empire avaient jetés sur les vastes intelligences qui ont dirigé les cabinets en qui les conduisit encore. Ce but, je le crois, fut en partie atteint par les quatre notices sur le prince de Metternich, les comtes Pozzo di Borgo, Nesselrode et le duc de Wellington. Il n'y para d'autant plus essentiel aujourd'hui de compléter cette publication, qu'on semble prendre plaisir, depuis quelques années, de ne grandir que les démolisseurs. Les corps illustres se donnent le bonheur d'écouter les éloges de tous ceux qui ont ragauché notre vieille société, et l'on n'est pas un homme capable, savant, vertueux, si l'on n'a pas été au moins demi-régicide. Quant à moi, je demande une petite place pour les hommes politiques qui croient, conservent ou grandissent les Etats, pour ceux dans les œuvres durent encore et survivent à tous les déclama-tions. Je donnerais toutes les renommées des constitutionnels de 1791, de l'an III et de l'an VIII pour la moindre parcelle de l'intelligence du grand cardinal de Richelieu! »

M. Capelle est, comme on le voit, assez difficile à contenter.

Qu'il n'aime pas les constitutionnels de 1791, de l'an III et de l'an VIII, nous le concevons sans peine; l'Académie des Sciences morales et politiques s'est donné le bonheur d'enlever plusieurs notices biographiques fort remarquables que lui a vues son secrétaire-perpetuel, et dans lesquelles un juste hommage était rendu à leurs mérites. Or, M. Capelle ne parlera jamais à ces démolisseurs, comme il les appelle, d'avoir été loués par M. Miguet, auquel il a emprunté le titre d'un de ses innombrables ouvrages. Mais pourquoi Napoléon lui semble-t-il si petit? Serait-ce parce que M. Thiers va bientôt publier son histoire? Dans son éloge de lord Castlereagh, M. Capelle, après avoir apprové, admiré et loué la conduite du ministre anglais, s'exprime en ces termes en parlant de l'empereur des Français :

« Au reste, tout fut fait avec égard et convenance; nul ne fut plus basculé, plus massulé, et je dirai même plus petit, que Bonaparte dans le malheur. Comment avait-il traité le duc d'Anglien? N'avait-il pas persécuté et traqué Louis XVIII partout en Europe? Était-ce trop, le lendemain de son départ des Cent-Jours, qui nous avait tant coûté, que de le placer dans un lieu sûr, d'où il ne pourrait plus troubler l'Europe? Bonaparte s'offense de ce qu'on ne lui donne pas le titre de majesté, de ce qu'on ne lui laisse pas la liberté de vivre bourgeoisement en Angleterre ou dans nos Etats! n'est-ce qu'il demandait aussi sincèrement d'être jugé de paix de son canon avant le 18 brumaire. Voyez-vous Bonaparte citoyen de Westminster ou de Charleston! Après un si long exil, quand on n'a pas su mourir, il faut savoir s'élever. A Sainte-Hélène, Bonaparte l'eut pas la grandeur de ses souvenirs et de sa gloire, et j'aime à croire que ses flatteurs ont trompé ses paroles dans les révisés sur son exil. »

Des sentiments si nobles et si vrais, exprimés avec tant d'énergie et de distinction, ont-ils besoin de commentaires? Nous ne ferons pas, quant à nous, un si grand honneur à M. Capelle. Nous aimons mieux compléter cette citation par un autre passage emprunté à l'éloge de lord Wellington, « ce vieux et noble chef des armées britanniques, qui a, en sa croix son pin-garde, n'est pas seulement une haute intelligence dans les combinaisons de la guerre, mais encore une tête politique sérieuse. — En France, ajoute M. Capelle, sur l'esprit et le caractère du duc de Wellington. La vieille queue du parti bonapartiste pèse sur nous et d'éclairer l'histoire. »

Désire-t-on encore quelques échantillons de ce style véritablement unique dans son genre? Ouvrons au hasard ce volume incomparable :

« La vie publique, quand on a des entrailles, s'use vite. (P. 260.)

« L'Assemblée Constituante fut un grand chaos ou des hommes de talent se heurtèrent la tête. (Page 70.)

« M. Pizzo di Borgo était un homme si plein de faits, qu'ils sortaient par tous les pores... Je le vis à son retour à Paris; quelle différence! et que nous sommes petits devant cette main de Dieu qui brise et froisse le crâne! » (Page 189.)

« Les montifons, on s'en souvient toujours... elles s'infiltrent dans la vie civile, elles s'imprègnent au crâne des hommes pour dominer toute leur pensée... » (Page 128.)

« En Angleterre, ce pays des grandes opinions, la chute d'une noble espérance dévore les entrailles des hommes d'Etat. (P. 222.)

« La Prusse, ce long bogu qui a la tête sur le Niemen et les pieds sur la Meuse. (Page 506.)

M. Capelle, qui s'avoue si souvent et si hautement conservateur, se permet pourtant ça et là quelques attaques que nous ne savons comment qualifier, contre certaines institutions civiles. Ainsi on lit à la page 81 : « A peine rendu à la vie séculière, M. de Talleyrand eut à subir les exigences impérieuses du premier Consul. Bonaparte, qui se piquait de haute moralité, lui imposa l'obligation du mariage, grande plaie pour l'homme spirituel et de bon goût... »

« Ses citations sont sulfureuses. Nos lecteurs savent maintenant dans quel esprit et avec quel style M. Capelle a écrit les biographies du prince de Metternich, du comte Pozzo di Borgo, du prince de Talleyrand, du baron Pasquier, du duc de Wellington, du duc de Richelieu, du prince de Hardenberg, du comte de Nesselrode et de lord Castlereagh. Il nous restait maintenant à prouver que cet ouvrage, si noblement pensé et si purement écrit, contient presque autant d'erreurs que de faits; mais un pareil travail ne saurait trouver place dans l'Illustration. Seulement, pour donner une idée de la conscience historique, qu'on nous permette cette expression, de l'auteur des Diplomates européens, nous emprunterons encore un court passage à la Notice du prince de Talleyrand.

« Des 1812, tout prestige était effacé sur l'Empereur: l'incendie de Moscou, les glaces qui avaient enveloppé d'un linceul la grande-armée, la conspiration de Mallot, avaient ébranlé la force impériale. Les négociations de M. de Talleyrand prenaient une indécise hardiesse; les plénipotentiaires des puissances avaient fixé un congrès à Chatillon, plutôt pour la forme que pour discuter des questions établies diplomatiquement. M. de Caulincourt devait y présenter un traité sur les limites. Le duc de Richelieu, conservant Napoléon sur le trône ou le renvoi de Marie-Louise. Le dévouement de M. de Caulincourt à l'Empire ne pouvait pas être ni en doute; ce fut à ce moment que M. de Talleyrand envoya un agent mystérieux au quartier-général de l'empereur Alexandre, Gét agent, M. de Vitrolles, écrivit, dans un exposé l'état de la capitale, le besoin qu'on avait d'en finir avec l'empereur Napoléon, la nécessité surtout d'une restauration de l'ancienne dynastie, seule solution positive à l'état de chaos. M. de Vitrolles s'acquitta avec beaucoup de zèle et d'esprit de cette mission importante qui le plaçait en face d'immenses dangers; il parvint à remettre à l'empereur Alexandre des lettres chiffrées de M. de Talleyrand, et un mémoire fort détaillé sur l'état des esprits... »

« Eh bien! M. de Vitrolles nous a autorisé à le déclarer en son nom, il n'y a pas un seul mot de vrai dans toute cette histoire. M. de Vitrolles ne reçut pas, comme le croit M. Capelle, une pareille mission de Talleyrand, il ne lui avait même jamais parlé.

Du reste, M. Capelle paraît, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, s'attendre à un démenti. Il n'ose pas affirmer, il se contente de croire. Cette manière d'écrire l'histoire n'est-elle pas réellement originale? J'allégué, je ne suis pas sûr

qu'il ait eu lieu, mais je le crois, ou plutôt je le pense, cela te suffit. Ne me demande pas de le vérifier, j'esquis un trop grand tableau pour m'abaisser à de pareilles recherches. Ce « Je crois » a est M. Capelle point par lui-même. Que pourrais-je nous ajouter à un portrait si ressemblant?

L'auteur de la Galerie des Contemporains illustres, qui s'appelle un HOMME DE BIEN, possède toutes les qualités dont M. Capelle est privé. Nous n'avons que des éloges à donner à cette publication. L'éloquence et la variété de ses connaissances, l'élégante simplicité de son style, son impartialité, son indépendance, sa raison et son bon goût, assurement à l'honneur de nous, dont nous respectons l'anonymat, une place éminente parmi les écrivains les plus distingués de notre époque. Un seul, en parlant de la Galerie des Contemporains illustres, que M. de L... n'a pas voulu faire une speculation quelconque, comme d'autres biographes contemporains, mais un livre sérieux et vrai, qui sera toujours lu et consulté avec autant de profit que de plaisir. Ses erreurs, quand il en a quelques-unes, sont toujours involontaires. Mais ainsi qui pourrait se vanter de l'avoir jamais recueilli un seul renseignement inexact dans cent et quelques biographies d'hommes pour la plupart encore vivants?

L'HOMME DE BIEN, répondant à certains critiques dans la préface de son cinquième volume, a donc pu arriver, sans crainte d'être démenti, qu'il était « un être un réel, parfaitement inoffensif et indépendant, disant poliment ce qui lui semble la vérité, sans intention de plaire ou de déplaire à qui que ce soit, et ne recevant jamais d'autre inspiration que celle de sa conscience. »

Mais si divertissants que nous semblent Les Diplomates européens, si intéressants que soient les Contemporains illustres, il est temps de lâcher, sous la conduite de Grandville, une petite excursion dans l'autre monde que le nôtre. Ce n'est pas l'autre monde, celui des démons et des anges, dont tous les grands poètes de l'antiquité et des temps modernes nous ont laissé des descriptions plus ou moins exactes et agréables; c'est un autre monde, un monde qui n'a jamais existé que dans l'imagination de son inventeur et créateur, un monde qui nous promet, comme son titre l'annonce, une foule de transformations, visions, incarnations, ascensions, locomotions, explorations, pérégrinations, excursions, stations, cosmogonies, fantasmagories, rêveries, folatresses, facéties, lubies, métamorphoses, zoomorphoses, Bibliomorphoses, métépsychoses, athéismes, et autres choses.

« Si nous nous en vaions dans l'autre monde, que y avons-nous, en effet? D'abord, après un spirituel menuet dansé par la plume et le crayon, l'aphorisme du docteur Puff, qui creux deux no-dieux à son image; le capitaine Krackp, professeur de natation, et le compositeur Habille. Ces trois co-dieux se partagent immédiatement l'univers à pile ou face. Krackp choisit la mer, Habille prend le ciel, la terre reste à Puff. Ingénieuse allégorie pour nous avertir que l'auteur de L'autre monde va nous révéler tous les mystères des plus bizarres fantaisies de la Follie du Logis; aussi marchons-nous dès lors de surprise en surprise. La, ce sont des instruments ou des réceptacles qui prennent des formes et des figures humaines pour donner un concert ou se battre en duel; ici, des animaux déguisés se livrent, au fond des eaux, aux divertissements les plus excentriques d'un bal masque. Plus loin, ont des changements physiologiques succède un curieux chapitre intitulé le Royaume des Marionnettes; on y remarque même des maillots qui dansent un pas de caractère avec des crabes. Mais bientôt les plaisirs de l'hiver font place à ceux de l'été: poissons d'avril, Longchamps, exposition de tableaux, ateliers de peintres, Louvre des marionnettes, que d'esprit et de talent vous faites dépenser à votre fécond créateur... De la terre, remontons aux cieux, nous pourrions être témoins d'une éclipse orageuse; nous y verrons le soleil et la lune s'embrasser, les signes du zodiaque danser la sarabande, une comète se promener solennellement dans l'espace, etc., etc.; nous assisterons à la représentation des amours d'un pantin et d'une étiquette; pour nous remettre des fatigues de cet étrange voyage, nous nous passerons un après-midi au Jardin-des-Plantes. Jetons un regard rapide sur cette foule variée des monstres doublaies qui attire d'abord nos regards, et nous arrivons à la fête des fleurs; car bientôt des locomotives aériennes viennent nous enlever pour nous ravir au quatre-vingt-deuxième ciel, ou nous connaîtrez enfin quelques-uns des mystères de l'infini. Que nous dirai-je encore? Vous parlerai-je des fêtes Marquis, des grands et des petits, de la jeune Chêne, d'une journée à Herxhamm, d'une madeleine céleste, d'une course au chucher conjugal, des plaisirs des Champs-Élysées, de l'enfer de Krackp, des noces du Puff et de la reclame, des métamorphoses du sommeil, de la meilleure forme de gouvernement, de la fin de l'un et de l'autre monde?... J'aime mieux employer le peu de place qui me reste à vous approuver, si vous ignorez, ô mes bien-aimés lecteurs et lectrices, que Grandville n'avait peut-être jamais été, sinon plus heureux, du moins plus original, plus habile, plus spirituel que dans ce beau volume qui a pour titre un autre monde. 20,000 souscripteurs et acheteurs partagent, je n'en doute pas, avant la fin de cette année, ma surprise et mon admiration.

AN J.

Les derniers exemplaires de l'histoire de l'Art par les Mémoires, depuis sa décadence au quatrième siècle jusqu'à son renouvellement au seizième, par M. Séraphin d'Assolvi, sont actuellement la propriété de M. Lenoir, marchand d'estampes, 6, quai Malaquais. Les six volumes de ce bel ouvrage, ornés de 72 planches gravées, contiennent autrefois 720 fr. sur papier dit jésus lin, et 1,400 fr. sur papier jésus-lin superfin satiné. M. Lenoir offre les exemplaires qu'il possède à 700 fr. et à 600 fr.: c'est une occasion unique dont tous les amateurs s'empresseraient de profiter.

(1) 1 vol. in-8. Impression Paris, 7 fr. 50 c.  
(2) 5 vol. in-18. L'ouvrage aura 10 volumes. Chaque volume contient 12 biographies et 12 portraits. 1. Rend 4 fr. le volume.  
(3) 1 vol. grand in-8, avec 56 grands dessins colorés et de nombreuses gravures sur bois. Fourrier, 18 fr.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

# L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros épuisés retarde la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.  
EN VENTE

**NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES** lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1865; par M. MICLET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. 15 fr.

**HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE**; par M. A.-C. THIRIAUD. 2 vol. in-8. 15 fr.

**JÉRÔME PATUROT À LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE**. 5 vol. in-8. 22 fr. 50

**ENCYCLOPÉDIANA**, Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines. 1 vol. grand in-8. (Complet.) 40 fr.

J.-J. DUBOCHET ET C<sup>o</sup>,  
EDITEURS,  
RUE DE SEINE, 55.

**VOYAGES EN ZIGZAG**, ou Excursions d'un Pousouier en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes, par R. TOPFER, illustrés d'après les dessins de l'auteur, et ornés de 12 grands dessins par M. CALAME.

Ces intéressantes relations de voyages sont du texte et dessins, à la plume de l'auteur des *Nouvelles genevoises*, M. Topfer de Genève, et l'on y retrouvera, outre les agréments du style et le talent de description pittoresque qui distinguent ce recueil, l'idée prise sur nature de la plupart des sujets ou des personnages qui y figurent. C'est, en effet, en pratiquant la Suisse, c'est en y dessinant et en y croquant chaque année sites et gens, que l'auteur des *Nouvelles genevoises* s'est approprié ce coloris dont la fraîcheur et la vérité ont trouvé un si bon accueil auprès de notre public, un peu las d'impressions travaillées et de souvenirs inventés. Ici, les impressions sont simples, mais sincères; les souvenirs peu éclatants, mais tout vivants de réalité; et la on du texte se prête moins heureusement à la reproduction, un croquis lui vient en aide et le fixe.

Un célèbre paysagiste, compatriote et ami de M. Topfer, a bien voulu prêter à cette publication le concours d'un talent que le public français a si depuis longtemps apprécié; M. Calame a composé, pour les *Voyages en Zigzag*, douze grands paysages, qui sont une richesse de plus dans un livre déjà si riche.

Un très-beau volume grand in-8, pesant de 600 pages, orné de gravures dans le texte et de 50 grands sujets de paysages tirés hors du texte. 50 livraisons à 50 centimes chacune. — La livraison se compose d'une feuille avec dessins dans le texte, et une grande gravure à part du texte — 15 fr. l'ouvrage complet.

On souscrit chez les Éditeurs, chez tous les Libraires de Paris, des Départements et de l'Étranger, particulièrement chez les Libraires de la Suisse et du Piémont.



## LES MYSTÈRES DE PARIS.

par EUGÈNE SUE, nouvelle édition illustrée.

Le 16<sup>e</sup> et la 17<sup>e</sup> livraison ont paru le 11 novembre; — la 18<sup>e</sup> paraîtra le 18; — la 19<sup>e</sup> et la 20<sup>e</sup>, qui complètent le 1<sup>er</sup> volume, paraîtront le 25.

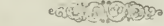
Le volume contiendra 21 grandes vignettes ou Types en pied, dont 9 gravés sur acier et 12 sur bois; — 70 gravures dans le texte.

PARIS DU VOLUME: 10 FR.  
L'Édition illustrée formera 4 vol. pour 40 fr.

### Les grandes Gravures du tome 1<sup>er</sup> sont:

- Le Tapis-Franc.
- Le Chourineur.
- Le Maître-d'École.
- La Gouleuse.
- La Chouette.
- Le baron de Graün.
- Bradamanti.
- Walter Murph.
- Louise Morel.
- Bras-Rouge.
- Tortillard.
- Rodolphe en ouvrier.
- Rodolphe au bal.
- Marquise d'Harville.
- Le Docteur nègre.
- Scène de la Pénitence.
- Sarah Mac-Gregor.
- Le Jardin d'hiver.
- Bouneval, paysanne.
- Fleur de Marie en paysanne.
- Cabriolet.

La Souscription est ouverte chez tous les Libraires de Paris et des départements.



(Rodolphe.)

UN FORT VOLUME IN-12 DE 1,600 COLONNES, ORNÉ DE 500 GRAVURES SUR BOIS. — 12 FRANCS L'OUVRAGE COMPLET.

Publié par J.-J. Dubochet et Comp., rue de Seine, 55.

**UN MILLION DE FAITS**, aide-mémoire UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS et des LETTRES, par MM. J. ACIARD, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; DESOBRETS, avocat à Paris; GERVAIS, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; LEON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts-et-Chaussées; LUDOVIC LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEBLEU, docteur en médecine de la Faculté de Paris; CH. MARTINS, docteur en sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; CH. VERGE, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation.

Le Comité central de l'Instruction primaire de la ville de Paris, sur le rapport de la Commission des livres et méthodes, a arrêté que l'ouvrage intitulé *Un Million de Faits* est adopté pour être donné en prix dans les classes communales d'adultes de la ville de Paris. L'edit ouvrage, jointe l'arrêté, est signalé aux instituteurs et instituteurs communales, comme pouvant être utilement consulté par eux dans l'exercice de leurs fonctions.

Le *Million de Faits*, qui avait déjà l'approbation des plus hautes autorités de la science et la sanction d'un succès immense, reçoit de cette nouvelle approbation un titre nouveau et la confiance du public, titre plus positif et plus pratique en quelque sorte que celui même qu'il a reçu de la recommandation des savants les plus illustres.

Les auteurs du *Million de Faits* présentent un ouvrage analogue, qui, sous le titre de *Patria*, reprendra à toutes les questions auxquelles peut donner lieu la France sous le rapport de son histoire et des conditions physiques et politiques de son existence dans le passé et dans l'avenir. Le titre publication, annoncé comme devant paraître assez prochainement, resumera, comme l'indique le titre, *Patria*, toutes les connaissances dont notre pays est le sujet, la source et l'objet.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

**VARICES.** — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcs, 25.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1<sup>er</sup> Décembre doivent être renouvelés pour ne point être interrompus dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de

**M. DUBOCHET,**  
rue de Seine, No 33.

Modes.

Cet hiver un employé beaucoup de velours pour ornement de robes ; nous donnons une robe garnie, au bas, de deux biais de cette étoffe ; le corsage et les manches ont la même garniture. Le costume d'enfant, dont le modèle nous a été fourni par madame Marnef, est en étoffe de laine, et les ornements sont également en velours.

A la première et à la seconde proposition de *Don Schastien*, à l'Opéra, les toilettes étaient très-brillantes ; nous avons remarqué, entre autres, une robe de satin blanc avec un rang de dentelle pose sur chaque côté de la jupe, de manière à produire l'effet de deux lorties ; au milieu était un petit plissé en ruban de satin, autour duquel tournait la dentelle. Deux rangs de dentelle pareille, surmontée d'un petit plissé de ruban, ornent le corsage et les manches. Une fort belle épingle en coupe de perles, entourée de nacre, descendait jusqu'à la moitié du corsage ; les coques étaient séparées par un motif formé de nacre. Un bracelet de même genre complétait cette parure riche et du goût le plus nouveau, puisque les vieux bijoux sont la plus nouvelle mode.

Une autre toilette, dont l'ensemble était encore très-gracieux, se composait d'une robe de velours d'Afrique rose à plissé de rubans descendant de chaque côté de la jupe, toujours en talier, avec torsade en passementerie large en corset au milieu et diminuant de largeur vers la ceinture (la même garniture se répétait au corsage) ; puis d'un petit bonnet en dentelle avec barbes relevées sur le derrière de la tête, et dont toute la grâce consistait dans l'arrangement et la pose d'une fleur, d'un nœud, d'un rien.

On peut affirmer que le blanc, le rose et le gris argenté dominaient dans ces premières réunions de la saison.

Mais, comme une femme en négligé est encore plus intéressante que sous tous les costumes de grande parure, la recherche des robes de chambre est devenue un luxe, une mode, un usage général. Les vastes et longs plis de soie ou de cachemire conviennent à presque toutes les tailles. Pour ces robes, le



satin imitant le piqué fait de charmantes doublures ; il fait fort bien encore pour leurs revers, mais la doit se berner son emploi. Pour les robes de ville et les manteaux, il ne doit servir qu'à doubler ; l'utiliser comme ornement extérieur serait un manque de goût. Toutefois, on peut faire une exception en faveur des pelisses de cachemire ou de soie pour sorties de bal et de théâtre.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. La solution de divers problèmes de mécanique dépend de la connaissance de la nature du centre de gravité.

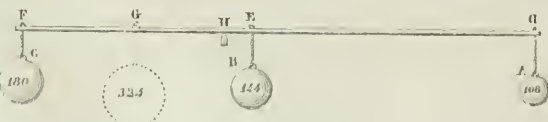
On appelle ainsi dans un corps, le point autour duquel toutes ses parties se balancent, de manière que s'il était suspendu par là, il resterait indifféremment dans toutes les situations où on le mettrait autour de ce point.

Il est aisé de voir que, dans les corps réguliers et homogènes, ce point ne peut être autre que le centre de figure. C'est ce qui a lieu dans un globe, dans un sphéroïde, dans un cylindre.

On trouve le centre de gravité entre deux poids ou corps de différente pesanteur, en divisant la distance de leurs points de suspension en deux parties qui soient comme leurs poids, en sorte que la plus courte soit du côté du plus pesant, et la plus longue du côté du plus léger. C'est là le principe des balances à bras inégaux, ou, avec un même poids, on pèse plusieurs corps de différentes pesanteurs.

Lorsqu'il y a plusieurs poids, on cherche par la règle précédente le centre de pesanteur de deux ; on les suppose ensuite réunis dans ce point, et l'on cherche le centre de gravité commun avec le troisième point, et les deux premiers réunis dans le point premier trouve, et ainsi de suite.

Soient, par exemple, les poids A, B, C, suspendus aux trois



(C'est cette figure qui a été placée par erreur dans l'avant-dernier numéro.)

commun reste immobile ou ne s'écarte point de la ligne horizontale, c'est-à-dire ne hausse ni ne baisse, alors il y aura équilibre.

Ce principe porte presque sa démonstration avec son évidence, et nous pourrions nous en servir pour démontrer toutes les propriétés des machines ; mais nous bornons au lecteur le soin de faire cette application.

points D, E, F de la ligne ou balance DF, que nous supposons sans pesanteur. Que le poids A soit de 108 kilog., B de 144 et C de 180 ; la distance DE de 11 mètres et EF de 9 mètres.

Cherchez d'abord entre les poids B et C le centre commun de gravité ; ce que vous ferez en divisant la distance EF, ou 9 mètres, en deux parties qui soient comme 144 et 180, ou 4 et 5. Ces deux parties sont 4 et 5 mètres, dont la plus grande doit être placée du côté du plus faible poids. Ainsi le poids B étant le moindre, on aura EG de 5 mètres et FG de 4 mètres ; conséquemment DG sera de 16.

Supposez à présent au point G les deux poids B et C réunis en un seul, qui sera par conséquent de 524 kilog. ; divisez la distance DG, ou 16 mètres, dans le rapport de 108 à 524, ou de 1 à 5 : l'une de ces parties sera 12 et l'autre 4. Ainsi le poids A étant moindre, il faut prendre DH égal à 12 mètres, et le point H sera le centre de gravité commun des trois poids.

On l'ait trouve la même chose si l'on eût commencé à réunir les poids A et B.

La règle est enfin la même, quel que soit le nombre des poids et quelle que soit leur position dans une même ligne droite ou dans un même plan ou non.

La considération du centre de gravité donne lieu à diverses propositions curieuses. Nous nous bornerons à en énoncer ici un beau principe de mécanique qui en découle. Le voici :

Si plusieurs corps ou poids sont tellement disposés entre eux, qu'en se communiquant leur mouvement, leur centre de gravité

Dumida horum pars preclara mathematica discit, Quarta immortalam naturam nôsse laborat, Septima, sed lætè, sed et atque audia revolvit ; Tres sunt feminae sexus.

Ainsi il s'agit de trouver un nombre dont une moitié, un quart et un septième, en y ajoutant 5, fassent ce nombre lui-même. Il est aisé de répondre que ce nombre est 28.

III. Ce problème est tiré de l'Anthologie grecque. Voici l'énoncé en vers latins :

Die quota nunc hora est? Superest tantum ecce diu Quantum lux gemini exacta de luce trinita.

En divisant la durée du jour, comme faisaient les anciens, en douze parties, il est question de partager ce nombre en deux parties telles que les 2 de la première soient ensemble égaux à la seconde ; ce qui donne, pour le nombre des heures écoulées, 5 1/2 ; et conséquemment, pour le reste du jour, 6 heures 1/2.

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

I. Faire tenir unseau plein d'eau par un bâton dont une moitié ou moins repose sur le bord d'une table.

II. Une femme a vendu 10 perdrix au marché, une seconde en a vendu 25, et une troisième en a vendu 50, et toutes au même prix, à chacune de leurs ventes. En sortant du marché, il se trouve qu'elles emportent toutes trois la même somme. On demande à quel prix et comment elles ont vendu.

Correspondance.

A un abonné de Paris. — Est bien fou du cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père ; cependant toute plainte est respectable.

A M. L. à Saint-Petersbourg. — Vos observations sont justes. Il sera tenu compte de votre bon avis ; nous vous remercions.

M. B. z., de Nantes craint que nos sujets ne s'épuisent. Les mêmes fêtes, les mêmes cérémonies, dit-il, se reproduisent tous les ans. Que ferez-vous lorsque vous les aurez toutes représentées ? M. F. G. et E. s'étonnent, au contraire, que nous laissons passer, sans les illustrer, un nombre considérable de sujets nouveaux, qu'offriront chaque jour à notre cadre, Paris, la France, l'Europe, l'univers entier.

A M. G. S., de Rouen. — Proposition malheureusement tardive. L'exposition des produits de l'industrie pour 1844 est un sujet trop important pour que nous ne nous soyons point depuis longtemps mis en mesure de le traiter avec tous les développements qu'il comporte : nos dessinateurs sont déjà à l'œuvre ; nos rédacteurs sont prêts.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Maintenant la science a beau démontrer ses beautés, les arts l'emportent sur elle.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinói dworé, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAVE et C<sup>ie</sup>, rue Damiette, 2.

Die, Helioclidium deus, à sublime sororium Pythagora! Iua quot trones telet frequent, Qui, sub te, Sophocle sicuti in agone maistra? Dicam; turpe animo tua dicta, Polystrate, hauri.